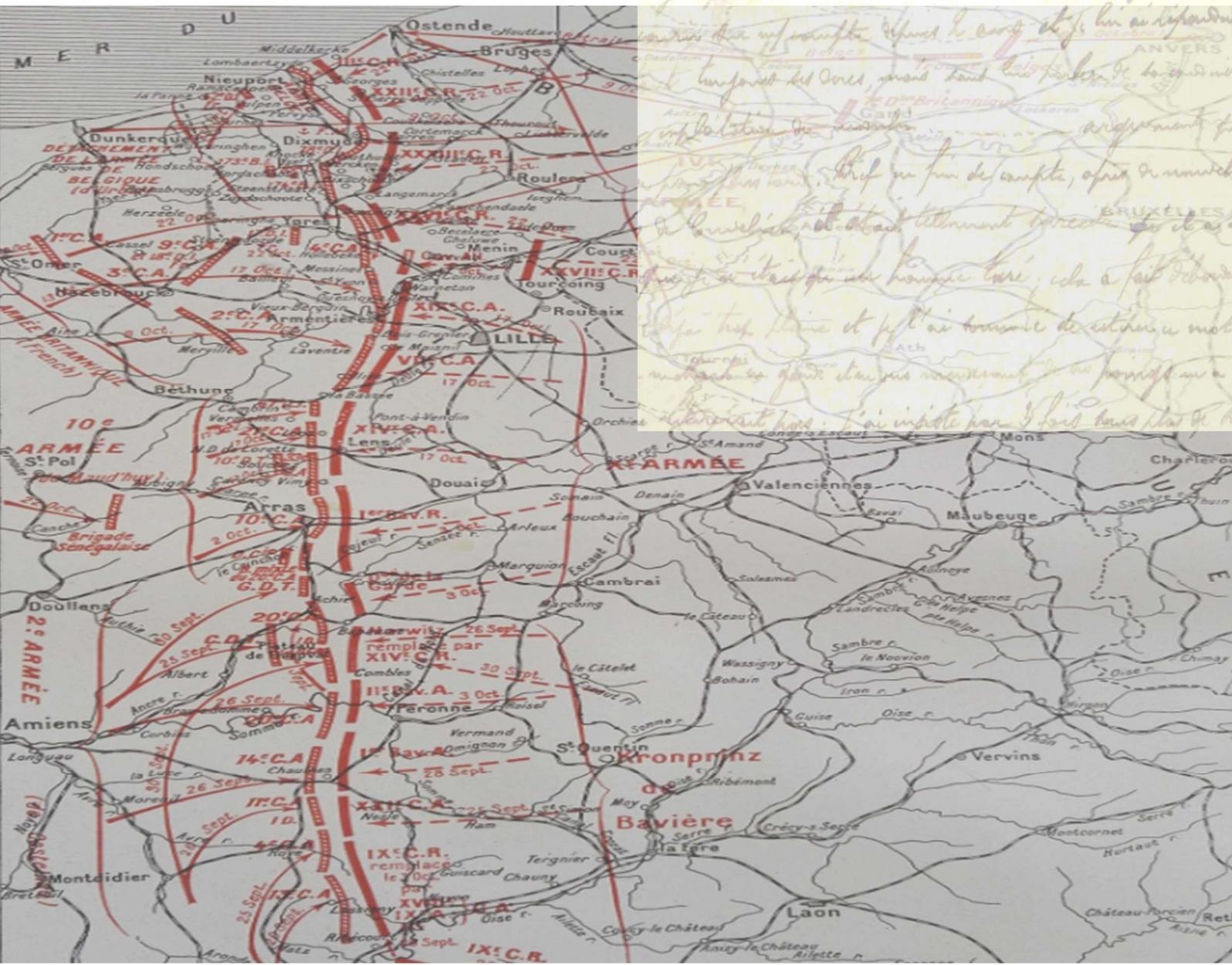


PABERT

Journal d'un officier - brasseur dans
la France occupée de la
Grande Guerre



1^{ère} Edition juillet 2020

*A Thérèse et à Pierre, les enfants de Pabert, à qui ce journal était destiné,
à leurs enfants : le Lt Col. Robert Denisse et Kiki, pour leur relecture,
au Centre de Recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne,
et aux habitants d'Etreux*

PABERT

Journal d'un officier - brasseur dans
la France occupée de la Grande Guerre

Témoignage retranscrit, présenté et édité par
Franck LE CARS

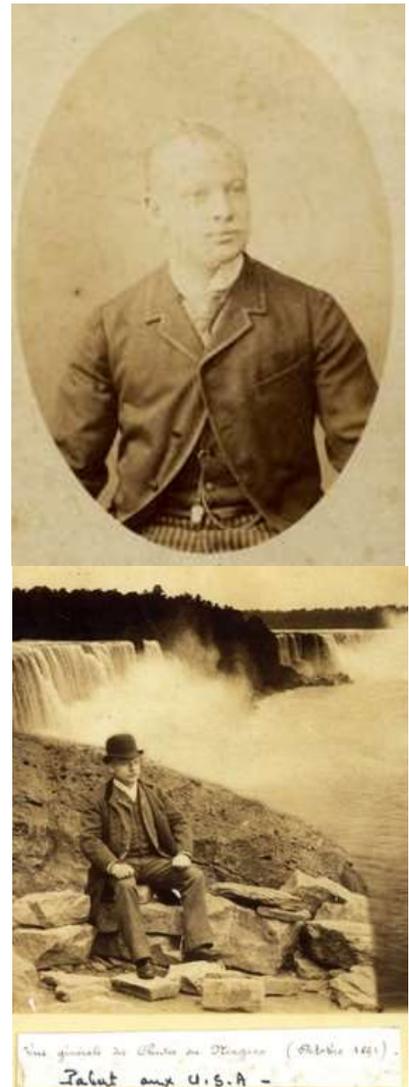
Fils de Pierre François Denisse et de Marie Joseph Julie Adèle Cappe, **Albert Denisse**, dit Pabert, est né le 18 septembre 1868 au Cateau (département du Nord) où il passe son enfance. C'est le cadet d'une fratrie de huit enfants. Sa mère et une sœur décèdent des conséquences des privations de la guerre franco-prussienne alors qu'il n'a que 6 ans. C'est sans doute cette tragédie qui poussera Pabert à exiler sa famille vers le sud en 1914. Son père est négociant en textile et originaire du Cateau. Son fils Albert poursuit la tradition familiale et entre à l'Ecole de Commerce de Paris. En 1886, il quitte l'Ecole avec le 1^{er} prix du Ministre du Commerce et devient employé d'un négoce de coton en gros. La même année, devançant le tirage au sort, il s'engage dans le 120^e Régiment d'Infanterie. Nommé caporal en 1887, il entre dans la disponibilité de l'armée active, reste réserviste et est promu sous-lieutenant en 1891. Résidant à Mexico, il ne peut se présenter aux périodes opérationnelles des réservistes et démissionnera en 1892.

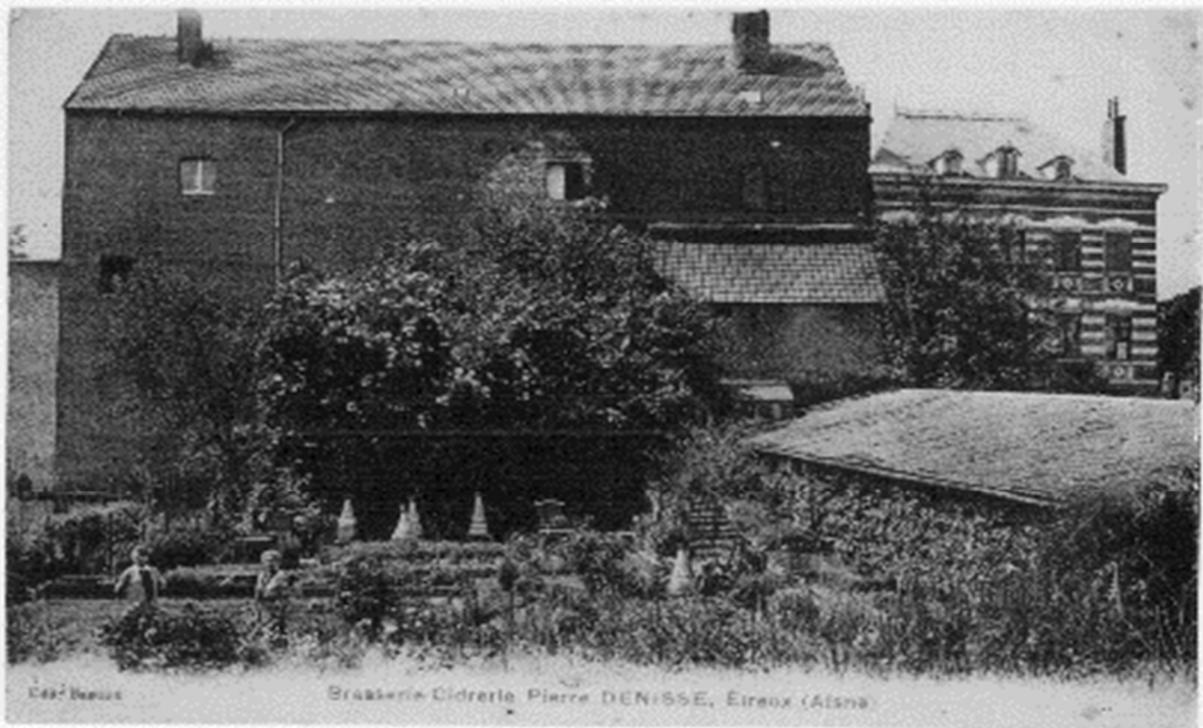
Entre-temps ses études et son service accomplis, son activité professionnelle lui permet d'effectuer de nombreux et longs voyages. Entre 1888 et 1898, il visite la Scandinavie et l'Amérique du Nord où il établit un commerce de vins et spiritueux et réalise de nombreux aller-retours avec l'Europe. En 1891 il se fait photographier devant les chutes du Niagara, puis il séjourne au Mexique. Il est inscrit quatre fois dans les archives d'Ellis Island. Lors d'un voyage mouvementé en 1893, il est témoin et otage de la révolution haïtienne. Pendant sa formation et ses voyages, Pabert développe sa maîtrise de l'anglais, de l'espagnol et de l'allemand, ainsi que de la sténographie.

Une sérieuse expérience acquise et un petit capital en poche, Pabert rentre définitivement en France et en 1899 il épouse Obéline Mahieux dite Manline ou Béla à Aisonville-Bernoville dans l'Aisne. Née le 22 novembre 1874, elle est la fille d'un riche cultivateur. Sa mère, Maria, dite Mana, née Grain, est veuve et vit de ses fermages. Ils s'installent à Etreux et le 14 juin 1900, Obéline donne naissance à un fils, Pierre. En 1904 Pabert est élu conseiller municipal d'Etreux et devient vice-président de la Société de Solidarité de la commune. Cette même année il rachète et modernise la brasserie Monneuse-Palant située au bord du canal, en plein cœur du village. Le 16 février 1905 naît un deuxième enfant, Thérèse.

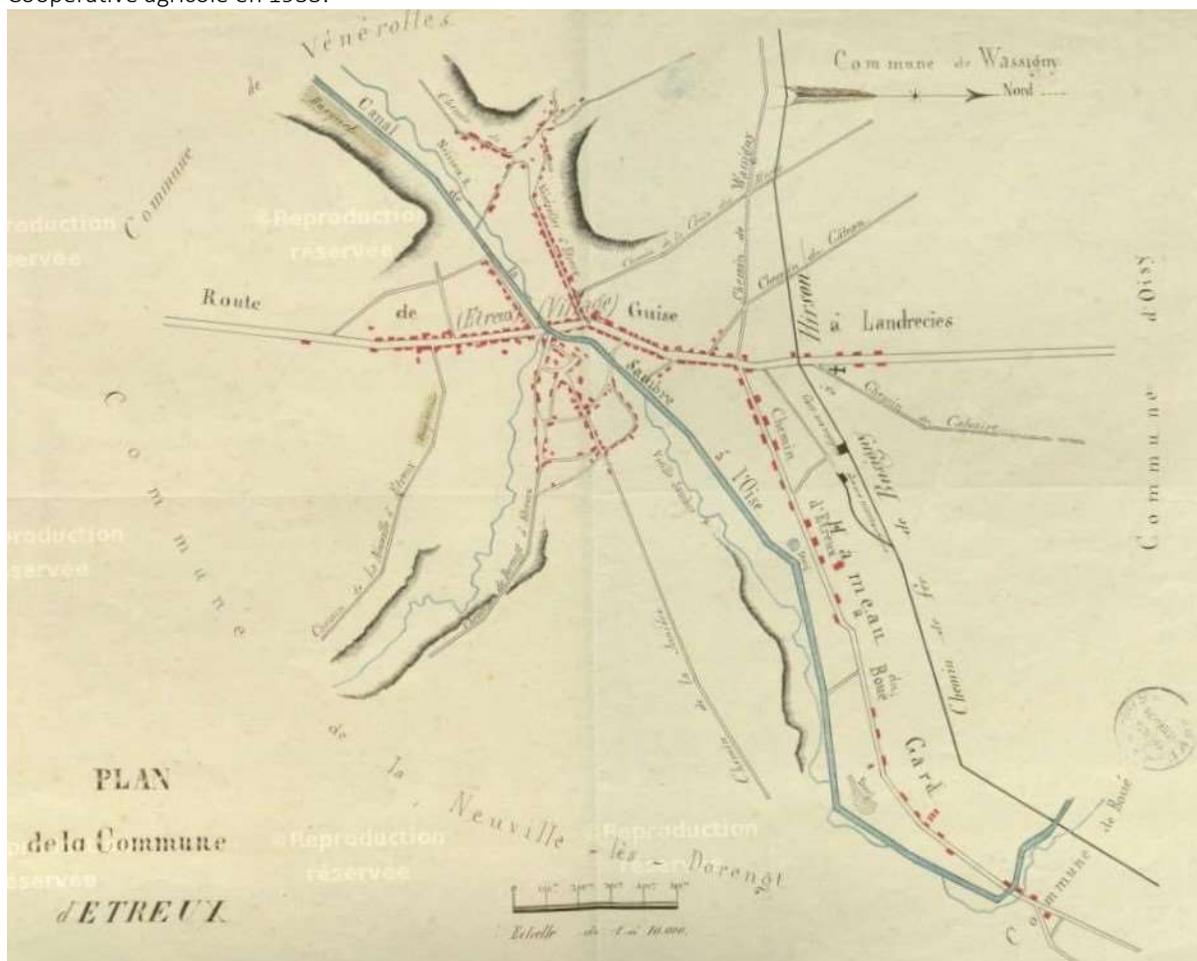
Agé de 46 ans en 1914, Pabert n'est pas mobilisé. Séparé de sa famille pendant quatre ans, il tient un journal quotidien de l'occupation du village d'Etreux par l'armée allemande. Après la Grande guerre Pabert poursuit son activité de brasseur et de négociant en grains et y associe son fils Pierre. La Brasserie Denisse est à nouveau démontée pendant la Seconde guerre mondiale. Elle ne sera pas réinstallée. Pabert décède à Etreux le 6 juin 1946. Il aura connu les occupations des trois guerres franco-allemandes et leurs effets dramatiques sur la population.

Conservés par sa fille Thérèse, les cahiers de Pabert resteront cachés après-guerre et oubliés dans sa malle de voyage pendant près d'un siècle.





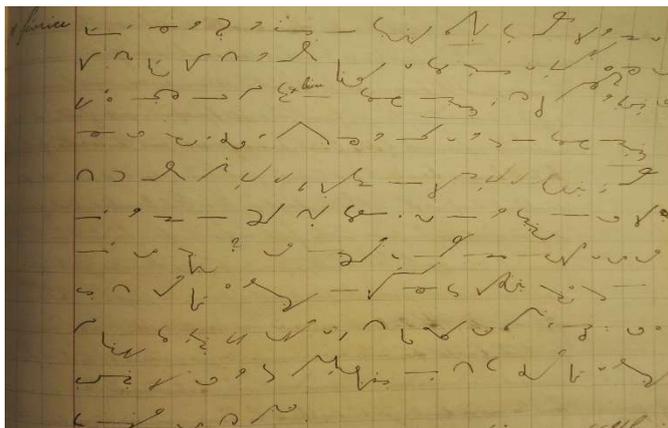
La Brasserie Denisse située dans la Grand rue (aujourd'hui au 322 rue de l'Eclaireur de Nice). Pabert et son fils Pierre cessent l'activité de Brasseurs Cidriers en 1929. Le bâtiment principal est transformé en silo à grain pour la Coopérative agricole en 1933.



Etreux fin XIXème (13T184 monographie d'Etreux, Archives départementales de l'Aisne)

Décrypter les cahiers de Pabert

Il est évident qu'Albert Denisse écrit pour ses enfants et pour leur restituer jour après jour le récit de sa guerre. Il ne peut deviner qu'elle durera quatre années. Il a une formation commerciale, parle plusieurs langues, est sous-lieutenant de réserve et maîtrise la sténo Duployé intégrale. Sa double qualité d'officier et d'industriel lui permet de décrire avec précision la logistique de guerre. Il note tout de l'occupation et particulièrement les mouvements de troupes.



Il est parfois fort critique avec les généraux français qui négligent de bombarder les lignes d'approvisionnement de l'ennemi. Il détaille les efforts vains de la Kommandantur pour débusquer un télégraphe souterrain ou immergé dans le canal qui renseignerait les Français. Il note plusieurs fois en gros et gras que ce fil n'existe pas.

La sténographie est employée très tôt dans le récit, dès le 20 septembre 1914. Ce code a été utilisé pour en interdire l'accès à son entourage : officiers allemands qu'il loge, Mme Défontaine et le Doc Arbel, en résidence surveillée par l'occupant chez Pabert. Il n'a jamais traduit ces passages à ses enfants ! Leur sens a échappé à sa famille et aux historiens pendant plus d'un siècle. Le « code » de Pabert, sa qualité d'officier et sa description précise de l'état et des déplacements de troupes, des indiscretions des officiers allemands, du moral des soldats... ont pu faire penser à certains historiens qu'il aurait pris part à un réseau de renseignement au service de la France... Si tel fut le cas, Pabert ne s'en est cependant jamais vanté.

Petite anecdote : lorsque j'ai retrouvé les cahiers en 1994, j'ai posté une annonce sur Internet pour trouver un spécialiste de la sténo ancienne afin de m'aider à traduire ces passages... La seule réponse reçue a été une convocation des RG ou de la Sécurité militaire qui souhaitaient saisir les cahiers... que j'ai pu heureusement conserver. A l'époque aucun des sténographes que j'ai rencontrés n'a réussi à traduire convenablement le texte. Puis j'ai abandonné la publication car ma vie s'est remplie d'autres projets... et la prégnance morbide de la Grande Guerre m'a renvoyé à d'autres champs d'étude. Il me fallait disposer d'un bon mois de temps disponible pour reprendre mes notes, vérifier toute la transcription et trouver une traduction des passages sténographiés. L'épidémie de Covid19, en stoppant net mon activité professionnelle au printemps 2020, m'a donc permis de trouver le temps et les spécialistes pour achever ce projet dont le résultat est aujourd'hui entre vos mains. Pabert termine ses carnets touché par la grippe espagnole et ils renaissent avec le Coronavirus. A toute chose malheur est bon.

J'ai décidé de reproduire les passages sténographiés afin de préserver une part de ce qui fait la force et l'originalité des cahiers de Pabert. Certains noms propres mal identifiés sont indiqués entre crochets sous la forme phonétique fidèle à la sténographie de l'auteur.

Je remercie très vivement le groupe du **Petit sténographe** pour son aide à la traduction et tout particulièrement Martine et Fred.



CAHIER 1	25 Août 1914 - 19 Juillet 1915
CAHIER 2	20 Juillet 1915 - 29 Février 1916
CAHIER 3	1 MARS 1916 - 11 MAI 1917
CAHIER 4	12 MAI 1917 - 15 OCTOBRE 1917
CAHIER 5	16 OCTOBRE - 14 NOVEMBRE 1917
CAHIER 6	10 DECEMBRE 1917 - 28 AVRIL 1918
CAHIER 7	29 AVRIL 1918 - 31 JUILLET 1918
CAHIER 8	1 AOUT 1918 - 3 NOVEMBRE 1918

Pabert a annoté plus de 900 pages de divers cahiers d'une écriture très serrée sur un papier jauni et abimé par le temps. Dactylographier un texte le décharne de son authenticité. La texture rugueuse et flétrie de la page se perd. La cursive de l'auteur exprimait ses états d'âme, son trait de caractère, sa colère ou ses angoisses. Imprimée et normalisée, elle est dépersonnalisée et décontextualisée. Je m'en excuse auprès de la mémoire de l'auteur, qui est mon arrière-grand-père, et des lecteurs.

Les cahiers originaux sont microfilmés et déposés aux Archives départementales de l'Aisne.

Bonne lecture.

Franck LE CARS

Le Journal de Pabert



1914

Premier cahier

Cahier de comptabilité

25 août 1914

Le soir nous avons eu une panique, car on disait les Allemands à Landrecies, et nous avons commencé à voir défiler quantité de gens du Nord qui se sauvaient, ainsi que de nombreux Belges venant de Charleroi et environs en voiture. La panique fût surtout vers 6 h 1/2 du soir quand, sur un ordre reçu par dépêche nous vîmes partir précipitamment toutes les auto et voitures de vivre et de munitions (plus de 300 qui étaient dans le village) et qui prirent la direction de Guise, sans s'éloigner pourtant d'Etreux, où elles restèrent pourtant la nuit sur réception d'un contre-ordre.

La gare fût pourtant abandonnée dans la nuit, et la receveuse des postes reçut ordre de porter son encaisse à Laon où elle partit à 11 heure du soir avec Lantaine.

Nous eûmes un très grand mouvement de troupes durant toute la nuit, et le défilé des voitures qui fuyaient fût ininterrompu ; les bruits alarmistes se répandirent de plus en plus, et beaucoup de gens d'Etreux pensèrent à fuir.

D'accord avec Mr Marchand, nous résolûmes de faire partir nos familles le lendemain matin à 6 h 17 par Vadencourt, puis St Quentin - Paris et l'au-delà, et dans le grand mouvement de la panique à 6h 1/2 du soir, Obéline avait déjà fait partir Pierre avec Mr et Mme Brunois, ce que nous avons bien regretté.

Nuit blanche et pleine de tristes émotions, pour les bruits alarmants qui courent et pour notre séparation dont nous ignorons la durée.

26 août

Départ à 4 heure ½ par Vadencourt, avec la famille Marchand et Madame Hervouët et ses enfants. Départ calme de Vadencourt à l'heure (6h19).

Aussitôt rentrés à Etreux, nous commençons à entendre une forte canonnade du côté du Co-teau-Landrecies, et il nous semble dans la journée, que les coups s'éloignent; les Anglais arrivent nombreux vers 6heure du soir, et nous disent que les Allemands ont été repoussé de 25/30km, mais que le mouvement combiné pour les rejeter sur Maubeuge n'a pas réussi; ils nous disent en tous cas, que nous avons chance de ne pas voir d'Allemands par ici, car il y a eu combat à Landrecies, et les Anglais disent avoir tué 2 000 Allemands.

27 août

Les officiers anglais que je logeais, partent précipitamment ce matin, sans même prendre le déjeuner que je leur avais préparé, et nous voyons dans la journée, passer beaucoup de troupes anglaises se dirigeant vers Guise, pendant que d'autres stationnent dans le village, et à partir de midi, nous commençons à voir des avions allemands. A 11 heure il commence à passer des fuyards qui disent que les Allemands sont au Nouvion, et qu'il y ont fait brûler plusieurs maisons; puis à partir de 1h les bruits alarmistes augment, car les gens de Fesny,

Oisy... passent en nombre par pluie battante, et beaucoup de gens d'Etreux partent aussi vers 2 heure, car on dit les Allemands à la Groise; en effet, le reste des troupes anglaises se retire peu à peu, pendant que d'autres se retranchent dans le village, et Mr Marchand, ainsi que les familles Auguste Collery, Léon Collery, Paul Déhaie, viennent ici pour se réfugier au besoin dans les caves, en prévision d'un bombardement, et nous préparions même une sortie par une boîte du germoir, quand à 6 heure 1/2 le 1er obus Allemand vient éclater dans la cour de Mr Hervouet (et il y a plus de 30 trous de balles sur les murs, les vitres traversées sans être cassées, et le percuteur de l'obus a été ramassé sur un lit). C'est le combat qui commence, et nous réfugions tous dans la petite bove où nous passons la nuit dans l'inquiétude.

Vers 10 heure du soir la canonnade et la fusillade cessent, et nous entendons alors des patrouilles ramasser des blessés dans les rues, puis vers 3 heure du matin, je vois passer un gros bataillon de uhlans et d'artillerie. Le pays est donc occupé, mais nous restons toujours cachés, et ce n'est que le ... 28 Août Nous avons eu de la chance que les Allemands soient arrivés si tard à Etreux car sans quoi nous aurions eu ici une grande bataille avec bombardement du pays, et il est probable qu'il ne serait rien resté d'Etreux.

A 9 heure 1/2 du matin que nous nous décidons à nous montrer, la bonne de Mme Lelong venant m'appeler pour avoir les clés de Mme Mahieux. Vers 10 heure, la maison est envahie par un officier et des soldats qui visitent tout, et l'officier me reproche de m'être caché et me fait aussitôt une scène épouvantable en trouvant des cartouches de chasse dans notre carnassière; il m'ordonne de porter tout cela à la mairie et me menace de me fusiller; je vais donc aussitôt pour porter toutes nos munitions à la mairie, mais je la trouve fermée, car Maire, adjoint et greffier sont partis, et, pour me débarrasser je vide tout mon sac dans le canal. En m'ayant vu passer avec un sac sur le dos, le bruit court aussitôt que suis pris comme otage, et à peine revenu à la maison, Gabrielle et Mr Marchant viennent prendre de mes nouvelles, et je suis heureux de pouvoir les rassurer.

La maison est visitée plusieurs fois par des bandes de soldats. Je loge trois officiers; la cour est envahie par la boucherie et la cuisine, et de tous côtés ils prennent tout ce qu'ils veulent, il n'y a qu'à laisser faire; ils y mettent d'ailleurs un peu de forme, et sont assez convenables; ainsi l'après-midi, les officiers me disent qu'ils regrettent d'avoir eu 350 blessés dans le combat de la nuit, et qu'ils vont être obligés de donner leurs matelas; c'est fait aussitôt, se contentant de coucher sur le sommier.

Depuis 3 heure du matin jusqu'au soir, le défilé des troupes est ininterrompu se dirigeant sur Guise et Hannappes, et j'estime qu'il y est au moins passé 50 000 hommes dans le courant de la journée avec une quantité infinie de voitures de provision et de caissons de munitions.

Le grand état-major est logé chez Mr Hervouët et Mr Godfrain, et comprend entre autres le 2ème fils de l'empereur, Mr de Bularse, le prince de Lauterstein... Pas de sommeil; pas d'appétit.

La cheminée de derrière la maison de Léon Lammotte a été brisée hier par des balles ou un obus. La maison Godin Macou est criblée de balles. La maison Blandeau, route d'Oisy est brûlée aussi. On a mis le feu à la maison de Langelez à cause, dit-on, de la poudre qu'il avait et il n'en reste plus que des ruines.

29 août

Vers 9 heure du matin nous entendons le canon dans la direction d'Hannappes, de Guise, de la Neuville; c'est un fracas épouvantable; on ne cesse de tirer, et une angoisse terrible nous étreint le cœur. Sera-ce la défaite ou la victoire?

A 9 heure Mr Cuvelier qui est revenu hier à Etreux et à qui on a pris son auto à Montigny, dit-on passe avec une patrouille de soldats pour réquisitionner tout le charbon et tout le grain qu'on doit mettre au bateau à la 4e écluse. Je sors pour aller chercher un homme pour charger, et aussitôt je suis pris par une auto du grand état-major qui m'enlève à Wassigny ; j'étais en pantoufles, et je rentre ici à 10h1/2 n'ayant encore rien pris depuis le matin. Tout le monde est réquisitionné pour conduire grain et charbon et les charger sur le bateau.

La canonnade augmente sans cesse ; ce doit être terrible ; à 11heure, les Allemands se préparent à partir, et restent dans les rues ; dans l'après-midi un grand espoir gonfle nos cœurs, car nous voyons tous les équipages faire demi-tour, et faire ainsi face à Landrecies ; nous entendons alors aussi une canonnade lointaine venant de la direction de Boué, et il en est ainsi jusque 8 heure du soir.

Il passe dans l'après-midi plusieurs aéroplanes Français qui sont salués en vain par une fusillade nourrie.

Dans l'après-midi, pendant que j'étais dans la cour, on est venu chercher tous les matelas, oreillers, traversins, couvertures et édredons qui restaient dans la maison, et j'ai en conséquence passé la nuit dans un fauteuil

Pendant toute la journée j'ai encore été réquisitionné sans cesse, pour du grain, de l'avoine, de la bière, des œufs, de l'eau... Cela n'en finit pas, mais toujours convenablement.

Nous apprenons qu'ils ont brûlé 45/6 maisons à Hannapes parce qu'un Anglais qui s'était caché dans Hannapes avait tiré sur eux ; il y eu fusillade dans la rue et Emilien Godin, son père, Mr Lefevre l'ancien boucher ont été tués. On dit aussi qu'ils ont emmené le fils Proix et qu'ils l'ont ligoté pendant qu'il avait une crise.

Alfred Loncelle, n'a pas pu se remettre de son émotion du combat du 27, et il est mort aujourd'hui.

Nous apprenons qu'ils ont aussi brûlé 150 maisons au Nouvion le 27 Août C'est la bataille de Macquigny-Origny qui a laissé tout de ruines dans toute cette région. Guise même n'y a pas échappé, et il y a beaucoup de maisons brûlées dans le centre de la ville.

30 août

La canonnade reprend de plus belle vers 6 heure du matin et semble venir en part d'Hirson. Les convois allemands sont toujours dans les rues depuis hier, et nous voyons passer sans cesse des autocars chargés sans nul doute d'obus, et bien qu'ayant bon espoir, nous ne savons plus que penser.

A partir de midi la canonnade diminue, et l'après-midi nous voyons arriver 2 000 Allemands disant qu'ils vont à St Quentin car les leurs ont gagné la bataille. Je crains que ma conviction personnelle, déjà ancienne, ne se soit réalisé, et que nous ayons perdu la bataille par suite du manque de munitions. Les Allemands disent que la bataille a été terrible !! 20 000 morts !

N'ayant plus d'ouvriers, Mr Collery m'envoie Edmond et Georges et je demande aussi Hector Rousseaux. Léon colle mon brassin, qui aurait dû l'être hier. Il y avait beaucoup de levures de fond que j'ai enlevée, et le collage a bien marché tout de même. Hector Rousseaux n'a pas voulu travailler l'après-midi prétextant que c'était dimanche !!

J'ai éprouvé ce matin, une des plus terribles et angoissante émotion de ma vie. Nous déjeunions (Edmond, George, Hector, Mme Défontaine et moi) quand en parlant de choses et d'autres, Mme Défontaine nous dit que les Allemands ont dû laisser des conserves chez Mm Mahieux, et qu'elle vient aussi de retrouver ici dans la chambre du haut qui avait été occupée par un capitaine, un livret de soldat d'un homme de Berlancourt. Je lui dis d'aller le chercher,

elle redescend aussitôt remplie d'émotion, et elle me dit qu'elle vient aussi de trouver un étui en beau cuir de fusil de chasse, qui était contre la cheminée de la chambre ; je lui prends l'étui des mains, et constate aussitôt qu'il contient un fusil. C'est terrible comme conséquences possibles, car une invasion de la maison en ce moment, et nous sommes tous perdus. Aussi, ma décision est bientôt prise ; je ne prends même pas le temps de voir le fusil. Je referme l'étui, l'enveloppe de papier et je cours comme un fou pour jeter fusil et étui dans le canal ; arrivé à la haie du jardin je vois des soldats sur la digue du canal, et j'attends qu'ils s'éloignent. Je tremble d'émotion pendant quelques minutes. Enfin je puis jeter le maudit fusil dans le canal, et je ne puis alors m'empêcher de pleurer en pensant au criminel qui a introduit ce fusil dans la chambre occupée la veille par le capitaine Allemand. J'attrape une migraine atroce et ne peux plus manger avant le soir, et je pense alors à toute l'horreur et à la méchanceté de l'acte qu'on a commis envers moi, et je pleure encore en pensant à une telle bassesse de sentiments dans la triste situation où nous sommes. Il faudra rechercher le fusil plus tard dans le canal en face du berceau, car s'il porte une marque certaine du propriétaire il faudra se venger de celui-ci.

Dans l'après-midi, on m'a pris un cheval et de l'avoine, avec bon de réquisition. Qu'est-ce que cela vaut ? l'avenir nous le dira, mais tout cela n'est rien en comparaison de ce qui aurait pu arriver ce matin.

Je rapporte un matelas, édredon, oreiller, traversin de chez maman, mais malgré ce grand confort, il m'est impossible de dormir, tant je suis énervé : c'est la 5ème nuit, je ne me reconnais plus. Il paraît que Mr Hervouët a eu le même tour que moi, et qu'on lui avait mis sur une table, bien en vue, le revolver de son père, qu'il n'avait jamais pu retrouver, malgré toutes ses recherches sur ce sujet après la mort de son père.

31 août

Je suis encore sans ouvrier, bien qu'ayant retenu Gs Goffort et le jeune Dellaux. Il y faut croire que tous les ouvriers ont peur de sortir. Mes fûts, mes cuvelles et ma cave restent donc à nettoyer et l'après-midi je trouve Théophile Mahieux pour venir nettoyer mon écurie qui était pleine de fumier.

La journée a été calme ; il est encore passé des convois de munitions et de vivres, et entre autres un convoi de 50 voitures diverses prises un peu partout. Un certain nombre de blessés Allemands évacuent Etreux et il passe le soir une cinquantaine d'auto venant de Guise, pleines de blessés et se dirigeant vers Boué. Le pillage de la maison Roger continue de plus belle ; c'est triste à voir ; il y a aussi un désordre inouï chez Mme Carlier, et, comme on commence à prendre aussi chez Mana, je ferme les portes des deux maisons, et le soir j'allume une bougie dans la chambre du haut chez Mana.

A 8h1/2 du soir il y a alerte, car on voit surgir une grande flamme dans la cour d'Eugène Brulé, mais, renseignements pris, on se calme, car il s'agit d'un feu dans la cour, où on brûle le fumier, des matelas et des vêtements pleins de sang.

Je reçois encore du pain et du poulet de Gabrielle, ainsi qu'un poulet de Mr Marchand, et Mr Collery me demande aussi je veux du pain.

Impossible de dormir la nuit, tant je suis encore énervé.

1 septembre

Toujours sans nouvelle, et le temps paraît terriblement long. On dit qu'on s'est battu avant-hier dans St-Quentin même, et qu'il y a eu des monceaux de cadavres dans les rues. Un officier Allemand a dit que c'était épouvantable et que la guerre ne pouvait pas durer

longtemps comme cela. On dit qu'il a eu un armistice de 48 heures pour enterrer les morts et relever les blessés.

Cochet est revenu ce matin à son travail, et je lui ai dit qu'il ne travaillerait plus qu'à la journée. En sortant de la brasserie à midi, il a été pris par des blessés allemands ; l'un d'eux lui a fait porter son sac jusque chez lui, et c'est alors son fils qui l'a remplacé, pour aller jusque Boué.

J'avais pris Joséphine pour travailler dans le jardin, mais à 11 heure elle a eu du mal, et elle a été obligée de rentrer chez elle. Journée calme sans incidents, avec passage de quelques convois de blessés et de vivres. Il paraît qu'un officier allemand a dit que les Russes étaient à Berlin ? et que la révolution avait éclaté à Paris ?

Le soir, le bruit a couru qu'un aéroplane Français avait laissé tomber des papiers à Vaux, disant que les Russes avaient déjà dépassé Berlin, et que tout allait bien pour nous, car nous encerclions les troupes allemandes ? !

Je crois que le mieux est de n'attacher aucune importance à toutes ces nouvelles et d'attendre simplement les événements. Je reprends un matelas chez Mana, et rapporte un peu de linge et des habits, ainsi que du linge et un écrin de chez Mme Carlier, car il y a beaucoup de soldats qui pillent individuellement, et le civil s'en mêle aussi chez Jules Harmel, au Familistère, Dr Marchand, Roger...

Je prends un bain dans l'après-midi et je dors un peu mieux quoi qu'en me réveillant encore 10 fois au moins dans la nuit.

2 septembre

Journée excessivement calme ; on ne voit que quelques convois de ravitaillement et des blessés. Les prisonniers anglais enterrent les morts et font la corvée de quartier. Le matin on a mis une sentinelle chez Mr Roger et il n'y a plus que les Allemands pour venir chercher des paniers de vin et des linges.

Le soir nous voyons revenir quelques fuyards, dont quelques-uns ont été jusque Anizy-Pinon, et ils confirment la misère de Guise, beaucoup de ravage à Macquigny (surtout à Jonqueuse à Ribemont, à Origny ; ils disent que les Allemands ont eu beaucoup de tués, et qu'en plusieurs endroits l'Oise était pleine de cadavres et qu'ils ont marché dessus pour traverser.

Je m'attendais à voir célébrer aujourd'hui l'anniversaire de Sedan, mais il n'y a rien eu et tout le pays est resté fort calme. J'apprends que Mr Cartigny, Charrou, a été blessé au pouce par un éclat du 1er obus, tiré le 27 août, obus qui a éclaté dans le jardin de Mr Hervouët probablement.

3 septembre

Journée très calme, sans incidents, pas de passage de troupes. Je reçois quelques commandes, mais je n'ose pas faire sortir les chevaux, car on a été en réquisitionnés jusqu'à Wassigny.

Je retrouve mon chien parti depuis trois jours, mais il a une cuisse très endommagée, comme écrasée, et je ne sais pas s'il pourra s'en refaire. En apprenant cela Gabrielle, m'envoie un beau griffon qui était perdu et que Duchon avait pu attraper. Blot Cagniard est seulement revenu ce matin ; il a été plus loin que Laon, à 15 kilomètres en arrière des troupes Françaises, et il dit que nos soldats pillent plus que les Allemands, il a vu nos soldats jeter du pain et de la viande, pendant que les civils n'avaient plus rien à manger. Il confirme les ruines de Guise, Jonqueuse, Origny... On dit que les Allemands sont à Laon depuis hier soir.

4 septembre

Journée très calme ; on voit de moins en moins d'Allemands et de blessés, ce qui n'empêche pas que quelques groupes isolés prennent tout ce qu'ils peuvent dans les maisons abandonnées. On voit revenir quelques personnes d'Etreux, Oisy, Wassigny et toutes regrettent d'être parties, en nous voyant sains et saufs. Il se confirme que les Allemands perdent au moins 12 fois autant de monde que nous.

Mr Hervouët, revenant de Landrecies cet après-midi, nous a dit que les Français avaient repris Bruxelles et Charleroi, et qu'ils cherchaient à rejeter un corps allemand sur Maubeuge. On entend un peu le canon dans la direction de Maubeuge et dans celle de Ham.

Mr Hervouët ajoute aussi que l'Italie se bat contre l'Autriche, et que les Japonais envoient 200 000 hommes aux Anglais ; il ajoute que c'est à Etreux qu'on voit le plus d'Allemands à cause probablement des blessés, et qu'il n'y en a presque plus dans les environs, même à Landrecies.

Les Français ont fait aussi beaucoup de dégâts au canal du côté de Chatillon, et les Allemands donnent 15 jours à Mr Hervouët pour rétablir la circulation sur le canal à l'exclusion du rétablissement des ponts qui ont été détruits. Ce matin le Dr Godfrain est venu m'inviter à dîner avec lui, et j'ai passé 3 heures très agréables chez lui.

Les Allemands m'ont encore donné un pain aujourd'hui ; c'est le 5ème. Ils font bombe chez Marin Défontaine qui n'est pas encore revenu (pas plus que Wattremez) et ils ont arboré le drapeau allemand sur la maison de Marin, où tout est au pillage.

Les soirées commencent à me sembler longues, car je suis seul à partir de 7 heures du soir, et à 7 heures 1/2 on ne voit plus personne dans les rues. Il paraît que les Allemands, furieux du départ de Mr Roger, voulaient mettre le feu à sa maison, et que c'est grâce à Madame Lelong, qui craignait pour sa maison, qu'ils ne l'ont pas fait.

Mr Marchand, toujours charmant, m'a envoyé quelques biftecks, et hier il m'avait encore envoyé du foie de veau. J'ai fait repiquer des salades dans le jardin, et ai fait semer des épinards et des mâches.

5 septembre

Je vais visiter ce matin, le champ de bataille du 27 août, et le cimetière des Allemands et des Anglais, à la briquerie Douzet, je ne sais pas le nombre exact des morts, on dit 300 environs, et de tout de force et jeunesse, il ne reste que quelques monticules de terre fraîchement remuée. Quelle tristesse ! Qu'est-ce que cela doit être quand il y a des dizaines de mille de cadavres, comme dans le combat de Guise-Origny les 29 et 30 août ? à ce propos, il paraît (d'après les dires de personnes regagnant leurs domiciles) que les cadavres allemands sont enterrés, mais qu'on n'a pas encore commencé à ensevelir les Français, et qu'on commençait seulement ce matin à brûler les cadavres de chevaux, l'air devenant irrespirable dans la région de Ribemont- Puisieux.

Rien de nouveau à Etreux aujourd'hui ; je n'ai pas vu d'Allemands dans la cour, à part le boulanger qui est venu à la levure en m'apportant un pain. Aujourd'hui, j'ai prêté un cheval à Gabrielle pour aller à Lesquielles, et son voyage s'est bien passé. Aussi je ferai sans doute conduire bière demain. Les cultivateurs n'ont presque plus de chevaux et n'osent pas rentrer de récoltes ; c'est vraiment malheureux de perdre de la si belle avoine, quand on en a déjà perdu tant, partout où l'on s'est battu. Nous n'avons pas encore de viande de boucherie, et, si cela continue, ça ne sera plus facile de vivre.

Le temps commence à sembler long, car on souffre beaucoup du manque d'occupation (on n'ose pas s'absenter) et du manque de nouvelle ; Si seulement on n'avait un cigare pour

se consoler ! mais le tabac manque aussi totalement !! Nous avons entendu une canonnade ce matin, jusque 10h1/2, du côté de Maubeuge. Que se passe-t-il par-là ?

6 septembre

Ce matin je vais inviter Mr Marchand à venir dîner avec moi, car je faisais une soupe au cochon salé ; il accepte, à condition que je fasse cuire la moitié d'un canard qu'il avait, et il me dit qu'il viendra avec sa bonne. En rentrant à la maison, je trouve un plat de haricots verts avec de la crème que Gabrielle m'avait envoyée, de sorte que nous faisons un dîner épatant, et vraiment extraordinaire pour le moment. Enfin profitons-en, car nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, et nous commençons à craindre que cet avenir ne soit pas brillant. Par les fuyards qui rentrent à Etreux (Mr Lefevre, Mme Auslet, Paul Déhaie, Godin Dufлот qui dit n'avoir jamais été habillé avec 3 000 de ses camarades près de la Fère). Nous apprenons que les Allemands étaient à Soissons le 1er septembre au soir, et cela nous laisse craindre que Paris soit investie depuis 2/3 jours.

Comment concilier cela avec les nouvelles d'avant-hier de Mr Hervouët ? Et pourtant nous avons entendu une forte canonnade ce matin du côté de Maubeuge, et cette canonnade semblait se rapprocher de plus en plus d'Etreux jusqu'à 9h1/2 et elle a cessé complètement vers 11heure. Qu'est-ce que cela veut dire ? en attendant, tous les Allemands qui sont à Etreux font ripaille, et chantent de mieux en mieux, ce qui ne les empêche pas d'être fort durs pour les prisonniers et blessés anglais et français qui sont ici.

Nous apprenons aussi une triste nouvelle par Mme Poulain et sa sœur qui arrivent de St-Quentin. Il paraît que le 10ème régiment territorial a été décimé presque complètement près de St-Quentin, car il se promenait tranquillement, et il fût surpris par les Allemands, sans qu'ils aient tiré, car ils avaient pris les Allemands pour des Anglais !! C'est presque incroyable tout cela dénote un gâchis épouvantable. Quelle tristesse !!

Il paraît aussi qu'il y a eu aussi un changement complet dans le ministère le 29 août ? C'est donc l'anarchie complète ! Et le manque absolu de direction. Qu'allons-nous devenir ?

Il paraît que les 8/10^{ème} de la population d'Hirson, municipalité en tête avaient fui, c'est donc la veulerie générale, et devant tant de lâcheté que pouvons-nous faire ? pauvre France, que vas-tu devenir ? Je me suis risqué ce matin à faire conduire de la bière dans Etreux, et Cochet est rentré sans incident. Je compte donc l'envoyer demain à Hannappes, où il n'y a plus d'Allemands.

Il paraît que Mumevret n'a vu qu'une patrouille de 60 uhlands qui ont cassé les appareils télégraphiques de la gare et de la poste, sans faire le moindre dégât au pays, et on dit qu'il en a été de même à Noyales et à Longchamps.

Ed. Vinchon me dit qu'il y a encore des Anglais cachés dans nos environs, et qu'il en a vu quatre hier, et qu'il les a fait se sauver vers Lavaqueresse !! nous avons donc toujours une épée de Damoclès suspendue sur nos têtes, car s'ils venaient à être pris ou à tirer maintenant sur les Allemands ceux-ci useraient certainement encore de représailles.

Marin Défontaine est à Vénérolles ; il est venu faire un tour à Etreux dans l'après-midi, mais il n'a pas osé rentrer chez lui, et je crois qu'il a bien fait. Ce soir, j'ai hérité d'une langue pour Mr Marchand et moi, et d'un morceau de filet que je partage avec Mr Godfrain. J'envoie aussi un petit morceau de viande et quelques œufs à Mme Mollet, qui n'en trouvait plus pour sa gamine, fort délicate car elle ne mange que des œufs et du lait.

C'était vraiment un jour aux provisions, car Gustave Défontaine m'a rapporté 20 cigares à 0.10 de la Neuville, et il a été le bienvenu.

7 septembre

Toujours sans nouvelle - le temps semble long et, pour comble de malheur, nous avons encore des Allemands à loger. Ils font partis de la landwehr (territoriale) et viennent chercher les prisonniers qui sont au Gard (200 Anglais et 5 Français du 283^{ème} régt d'infanterie) pour les conduire à Fourmies. J'en ai quelques-uns à loger et il y en a 5 chez Mana, où ils mettent encore la maison sans dessus-dessous, sans oublier la cave où ils font d'amples provisions pour eux et leurs camarades. Enfin, ne nous plaignons pas encore trop, car ce qui se passe chez nous n'est rien en comparaison de ce qui se passe chez Carlier (où ils cassent des meubles, défoncent le coffre-fort, pillent le linge, vident presque toute la cave, tuent tous les poulets, petits et gros, etc.) et chez Mr Roger où le pillage est inénarrable, car la maison est inhabitable sans une désinfection complète. Les autres maisons abandonnées ne sont pas mieux traitées, et sont mises en coupe réglée. C'est vraiment désolant et il faut être triste malgré soi. Quand donc tout finira-t-il ? on est toujours inquiet, n'osant pas se coucher, et il est malheureusement probable que verrons encore d'autres troupes, car nous sommes sur le chemin de passage, tandis qu'à Hannapes, Vénérolles, Oisy, Wassigny... Il n'y a plus d'Allemands.

On commence à tuer les vaches de Mm Alcide dans sa pâture, et je prends un sac pour faire faire des tripes demain pour Gustave Défontaine, car Mr Gourisse veut bien se charger de les faire cuire. Donchez est revenu ce matin, et je vais le reprendre momentanément, quitte à renvoyer Cochet, et je marcherai pour le courant, car je reçois quelques commandes, principalement d'Hannapes et si cela continue, je rebrasserai peut-être dans 5/6 jours, si je puis toutefois trouver un levain. J'envoie Cochet à Hannapes et à Wassigny.

Les nouvelles les plus fantaisistes circulent, et elles sont tellement contradictoires qu'il vaut mieux ne pas en parler, car elles sont aussi bonnes venant du côté français, qu'elles sont mauvaises pour nous, venant du côté allemand.

8 septembre

J'ai passé une nuit presque blanche dans mon fauteuil, et je suis fatigué et un peu furieux ce matin, surtout après avoir vu le pillage chez Mme Carlier et chez Roger.

Le gros des Allemands d'Etreux et du Gard, part entre 8 et 9 heure avec les prisonniers, et il ne reste plus ici que quelques soldats et des blessés. Les Allemands ont peur qu'on se venge sur ceux-ci, car ils les placardent une affiche pour interdire la circulation après 7 heure du soir (heure Allemande, ce qui fait à peine 5h55 à notre heure), la vente d'alcool dans les débits et de molester les blessés sous peine d'être fusillé immédiatement, avec menace d'incendier le village. Pourvu que personne ne fasse d'imprudence !!

Je n'ose pas faire charrier bière aujourd'hui car on réquisitionne encore des chevaux ; il n'en reste pourtant guère dans le pays, et Mr Cuvelier qui veut en faire prendre chez les autres se garde bien de donner les deux qu'il a chez lui !! Sa maison aussi est indemne, mais sa situation de Maire n'est guère enviable !! Il y a encore quelques rentrées d'exilés à Etreux et Marin Défontaine entre autres, rentre dans sa maison qui est libre depuis ce matin.

La méchanceté des gens se donne toujours libre cours, car une canaille a dit hier soir aux Allemands que Langelez avait une cave privée sous les ruines de sa maison, et ceux-ci ont déblayé l'entrée de la cave qu'ils ont pillé complètement, aidés en cela par des personnes d'Etreux, même par des personnes que l'on croyait convenables : c'est épouvantable, tant c'est triste, et nous nous demandons tous, non sans crainte, ce qui se passera d'ici quelques

temps, car la funeste politique agit toujours sournoisement, et les excitations ambiguës ne manquent pas. Puissè-je me tromper pour le bien du pays !!

On rentre tout doucement la belle récolte d'avoine, faute de moyens de transport, et il est bien heureux qu'il n'ait pas plu depuis 15 jours, car tout serait perdu dans les champs.

On nous dit que le gouvernement s'est transporté à Bordeaux ?

9 septembre

Je me lève la tête un peu lourde, car j'ai encore eu un sommeil fiévreux et agité, et, pour comble de malheur, à 6h½ commence encore un défilé de 7/8 000 Allemands (peu de cavalerie, 2/3 régiment d'infanterie et quelques mitrailleuses par bataillons). Les fantassins ne portent pas le sac, et le défilé se termine par des voitures de toutes sortes et toutes provenances, des chariots réquisitionnés et volés où s'entassent les sacs des hommes et toutes sortes de provisions, victuailles, couvertures, sacs d'avoine... et jusqu'à des chiens de chasse, dont quelques-uns sont de toute beauté. C'est navrant de voir tout cela ; d'où cela vient-il, et où cela va-t-il ? ils paraissent très pressés, car le défilé qui a duré près de 2 heures s'est fait sans aucune pause.

Je remarque que les hommes n'ont pas un fusil aussi perfectionné que ceux que nous avons vu jusque maintenant (cela paraît être comme un fusil gros transformé) et qu'ils ont une baïonnette beaucoup plus longue. Un officier a dit à Gabrielle qu'ils n'avaient pas dormi depuis 3 jours et qu'ils étaient très fatigués !! Il paraît qu'il est passé aussi beaucoup de troupes cette nuit à Iron. J'envoie Cochet à Oisy et à Boué, et Donchez à Neuville et à Hannappes. Je reçois quelques commandes pour Oisy et pour Hannappes, et cela va me permettre de rebrasser, aussitôt que j'aurais un levain. Nos tripes étaient excellentes, et j'en ai donné à 7/8 personnes. On a brûlé beaucoup de matelas dans la journée et on voit de moins en moins de blessés. Me trouvant seul depuis 6 heures 1/4 et m'ennuyant, je me couche à 8 heures pour me reposer s'il a moyen.

10 septembre

Le nombre des blessés diminuant, le bruit court ce matin qu'on peut reprendre ses matelas, draps... Aussitôt c'est un pillage, car la municipalité ne fait rien pour y mettre ordre, et c'est à qui en prendra le plus, tel Désimen (Badure) qui pour son compte, a, paraît-il pris 5 matelas !! je retrouve un bon matelas, 2 petits, 1 traversin, 1 couverture et 1 édredon. Il reste encore des blessés chez Mme Godin, à la mairie, chez Godin Dufлот, chez Massu, chez Marie Gabelle, mais je crois qu'il n'y aura pas grand-chose à reprendre là-dedans, vu l'état des blessés, et la saleté qui règne sur la place.

L'après-midi, je suis réquisitionné avec le tombereau pour conduire des blessés à Fourmies, et j'y enverrai Cochet. Nous espérons donc être débarrassé bientôt, puisqu'on doit enlever les blessés.

Le soir, une triste nouvelle circule dans Etreux car on dit que Maubeuge a été pris par les Allemands, mais j'ai peine de le croire, puisqu'on ne peut attacher aucune confiance à ce que l'on dit, et nous restons en somme, toujours isolé du reste du monde. Le temps semble long, et je me demande, non sans crainte, quelle inquiétude doit régner à Châteauneuf. Pourvu que tout aille bien là-bas.

N'ayant encore eu qu'un sommeil agité et fiévreux la nuit dernière ; je me couche de bonne heure, car il n'est plus question de dormir dans le jour. Quel changement !

Gabrielle, me comble toujours d'attentions, car elle m'apporte des haricots verts, un lapin de garenne, du pâté, et des souvenirs du champ de bataille pour Pierre.

En envoyant Vinchon à la recherche d'un levain, pour pouvoir brasser bientôt, j'hérite d'une boîte de cigares ce qui me fait très grand plaisir car je n'avais plus rien à fumer.

11 septembre

Encore une mauvaise journée, car nous avons 4 000 hommes à loger (des chasseurs à pied) ; j'en ai 4 dans le haut, et on m'en colle dix dans la remise à voiture, mais un chef arrive, et m'oblige à les loger aussi dans la maison. Ils prennent donc la salle à manger, où ils mettent de la paille et le reste de la maison leur appartient, sauf ma chambre où personne ne met le pied ; ils sont assez convenables, car ce sont des réservistes, mais comme il pleuvait, la maison est dans un triste état. Du moment que les soldats sont au repos, ils ne pensent qu'à boire et à manger, et cela dure jusqu'à 10h1/2 du soir, bien qu'ils doivent se réveiller à 4 heures demain. Comme j'ai aussi des hommes et 6 chevaux dans l'écurie et la remise aux voitures, je ne puis pas dormir, bien qu'étant très fatigué.

A midi j'ai envoyé Donchez au Cateau pour avoir un levain ; il revient à 5h1/2 et comme il n'y avait plus de place dans l'écurie ni dans la cour, je mets le tilbury près de chez Labarre, et enferme Bichette dans son magasin au bois. Il y a encore eu 4 officiers chez Mana, et ils ont fait ripaille à volonté, car ils préparaient 2 poules et 2 canards, et il est de fait qu'ils ne mangent presque pas de pain. Les soldats nous disent qu'ils ont pris Maubeuge lundi soir avec 45 000 prisonniers ; c'est presque incroyable, et un Allemand me dit alors que les Français ne voulaient plus se battre, et qu'ils ont tué le général commandant Maubeuge qui ne voulait pas se rendre. Puisse dieu nous avoir épargné cette honte !! car ce serait nous faire descendre plus bas que le dernier des peuples, et malheureusement, il circule des bruits de plusieurs côtés, disant que nos réservistes ne se battent que très mollement et qu'ils se font faire prisonniers à la 1ère occasion par crainte d'être tués. Quelle infamie et quel avilissement pour notre pauvre France. Les Allemands disent avoir pris Anvers le 9 court ?

12 septembre

Journée d'émotions diverses.

A 5h3/4 Cochet accourt me dire que Bichette n'est plus dans le cabanon de Mm Labarre, et celle-ci me dit en effet qu'on a dû venir la prendre hier soir : je la remercie aigrement de ne pas m'en avoir prévenu. Je cherche et fais chercher partout dans le village mais ne trouve pas de Bichette, et Mr Collery me dit pourtant qu'il a vu mon tilbury attelé vers 8h1/2-9 heures du soir. Heureusement, vers 8h1/2 Mr Blot me dit qu'on a vu mon cheval noir dans les pâtures, au chemin de Wassigny ; nous y allons, et j'y retrouve en effet Bichette que nous attrapons avec beaucoup de peine.

Entre temps, à 7h1/4 j'ai eu une émotion non moins forte. J'avais préparé un chargement pour Oisy et j'y ajoute 1 tonne pour Tichon. Malheureusement, le convoi qui était parti du haut d'Etreux, avait fait une pause, et la queue en était encore chez Mm Alcide. Cochet s'en va tout de même chez Tichon sans rien me dire, plutôt que d'attendre que le convoi soit parti, et, pendant qu'il décharge sa tonne chez Tichon, on lui dételle la grise et on lui dit de prendre à la place un cheval esquinaté, ayant une forme et ne sachant presque plus marcher ; ce cheval appartient à un Belge de Frameries qui avait justement logé à la maison, et l'officier allemand me dit que le Belge me ramènera notre cheval pour reprendre le sien quand il repassera par Etreux, en revenant de sa réquisition. L'officier me donne en tout cas un papier constatant l'échange, mais, après réflexion j'envoie Cochet suivre le convoi, avec ordre d'accompagner le Belge pour qu'il ne puisse pas passer sans me rendre m/ cheval, mais à 7h1/2 du soir, personne n'était encore rentré, bien que l'officier Allemand ait dit qu'il n'allait pas à plus de 15

kilomètres. De 10h du matin à 3 h1/2 il est encore passé beaucoup de troupes, et surtout de l'artillerie provenant probablement de Maubeuge, car il y avait des batteries de canons longs de 3m 50 au moins, et des batteries de siège (gros obusiers qui semblaient être en deux pièces : canon et affût). Tout cela marche à grande allure, et il ne leur faudra pas plus de 5 jours pour être à Paris.

Nous apprenons encore une mauvaise nouvelle, car les Allemands disent qu'ils ont pris Verdun et Nancy ? D'un autre côté, Mr Vallet qui vient de revenir d'Epernay, (car il avait été réquisitionné pendant 14 jours) me dit que Reims s'est rendu sans combattre et en payant une indemnité pour ne pas être pillée ?! On dit aussi que le 287^{ème} de ligne (réservistes) qui avait quitté St Quentin pour Beauvais, a dû, de là, être envoyé dans le Finistère avec les jeunes soldats de la classe 1914. Qu'est-ce que cela veut dire ? On devient pessimiste malgré soi, et je crains bien que ce ne soit pas sans raison.

13 septembre

Journée très calme et sans incidents : on respire.

Mr Marchand et sa bonne viennent dîner avec nous, pour partager le lapin de garenne que Gabrielle m'avait donné, et qui était délicieux. C'est calme tout de même pour un jour de fête d'Etreux ?

Cochet me revient à 1 heure, disant qu'il a été jusqu'à Chenelles ; il n'a pu aller plus loin, car, comme il suivait le convoi on l'a réquisitionné pour soigner 12 vaches qui suivaient le convoi et qu'il a perdu ainsi la trace de mon cheval. Il faudra donc que j'attende la bonne volonté des Belges ??

Nous ne savons toujours pas à quoi nous en tenir sur la situation, n'ayant pas de nouvelles officielles, et nous ne pouvons pas croire ce que disent les Allemands, car ils exagèrent de plus en plus et ils ont un toupet infernal, allant jusqu'à dire qu'ils ont déjà pris le mont Valérien, ce qui ne peut pas être. Attendons donc toujours sans nous décourager.

14 septembre

Ce matin, je vois arriver deux Belges (au lieu de 3) mais ils ne me ramenaient pas ma grise, disant que leur camarade la conduit, et qu'on la retenu pour faire encore 2 étapes ; il me reconduira donc mon cheval dans 2/3 jours, et en attendant, ils me demandent de leur rendre le leur, ce que je refuse catégoriquement, d'où discussion assez mouvementée, et je mets les 2 Belges à la porte. Ils font trouver Mr Cuvelier, qui les renvoie à l'officier commandant la place qui vient me voir avec eux. J'explique la situation à l'officier en lui faisant voir le billet qui m'a été remis pour constater l'échange de cheval, et l'officier voyant ma situation régulière me donne raison; là-dessus, les Belges le supplient tellement par toutes sortes de raisons, que l'officier me demande d'accepter un bon de réquisition pour le cheval qui m'a été pris, et comme je ne puis refuser, puisqu'il pourrait me réquisitionner le cheval Belge que j'ai ou même Bichette, je finis par accepter. Il ne me reste donc plus que Bichette, car je ne compte guère sur le 3e Belge pour me ramener ma grise que je considère comme volée. A tout hasard, je pourrais la rechercher plus tard chez Mr Carlier, brasseur à Frameries-près Mons où travaille soi-disant ce 3^{ème} Belge.

Les Belges m'ont dit qu'ils avaient entendu une forte canonnade ce matin dans la direction de St Quentin et il paraît que d'Hannappes on a aussi entendu le canon. Le bruit court même l'après-midi que l'état-major allemand est revenu à St Quentin, que les troupes allemandes ont été repoussé de Compiègne il y a deux jours, et qu'il se prépare une nouvelle grande bataille entre St Quentin, Chauny et la Fère, ce que paraîtrait confirmer le bruit de la canonnade. Il est passé aujourd'hui en gare quelques trains allemands allant sur Hirson.

Mr Lesage est mort ce matin, et on m'a demandé pour porter un coin du drap mercredi. Le soir j'envoie une gerbe de fleurs que Mlle Gourisse a bien voulu me faire, et cela a fait grand plaisir à Madame Lesage. Ce matin j'ai vu Mr Vignier, revenu seul avant-hier soir ; il a été jusqu'à Orléans et Tours, où il a laissé sa famille. De Tours, il est revenu par Rouen, le Tréport et Amiens en chemin de fer, et d'Amiens, il est revenu à pied et en voiture quand il en a trouvé une. Quelles pérégrinations ! Le voilà donc aussi séparé des siens, et ce qui nous désole le plus, c'est de ne pouvoir vous donner de nos nouvelles, car le temps doit vous paraître bien long aussi. Mais que faire ? c'est triste ! et combien de temps cela va-t-il encore durer ?

15 septembre

Je brasse aujourd'hui, et sans déclaration, puisqu'on ne sait plus sur quel pied danser : ce sera toujours une petite compensation à nos pertes. Nous avons entendu la canonnade toute la journée, depuis 5h1/2 du matin. On dit que les Allemands ont fait faire des tranchées par les civils à Cambrai et à Busigny, ainsi qu'au Cateau, et que leur état-major a quitté St Quentin pour Résigny ; ils reculeraient donc et puisse cette nouvelle être vraie, en dépit des risques que feraient courir à toute notre région la retraite allemande qui laisserait certainement derrière elle de plus tristes souvenirs que ceux que nous avons déjà en ce moment. Mais qu'importe si nous avons le succès et Vive la France !

Nous avons fait aujourd'hui un vrai dîner de fête : bouillon gras, ris de veau aux champignons (que Gabrielle m'a envoyé sans rien me dire, au moment de me mettre à table), escalopes de veau sautées et un biscuit tout frais de Gourisse. C'est une note gaie dans notre tristesse ! Car on vit toujours dans l'inquiétude, ne sachant pas ce que sera demain.

16 septembre

Toujours sans nouvelle exacte ! C'est angoissant ! nous entendons encore une forte canonnade ce matin, puis les coups semblent s'éloigner et deviennent moins fréquents, mais nous en entendons encore à 5 heure du soir. Que ne donnerait-on pour savoir à quoi s'en tenir, car il court toutes sortes de bruits.

Hier, on a évacué les blessés allemands de Guise, et, avant de partir, ils ont mis le feu à l'hôtel Dieu, et ont dit ce matin qu'une partie de cet hôpital est brûlée ?

Ce matin, on a évacué aussi la moitié des blessés d'Etreux, qu'on a conduits à Busigny. D'autres doivent partir pour Guise et St Quentin. L'enterrement de Mr Lesage a eu lieu ce matin ; il y avait passablement de monde pour l'époque que nous traversons. Mr Cuvelier a prononcé un discours, sans conviction. Les 4 porteurs de coins de draps ont dîné avec la Famille, sur les instances de Mr Cuvelier agissant par ordre de Madame Lesage. Gabrielle me comble toujours d'égards, car ce matin elle m'a apporté 2 pains et un petit pot de tripes faites avec les bayones d'une tête de vache (plat à recommander car c'est excellent) et ce soir elle m'a encore apporté 6 poissons frais. Je ne sais plus comment la remercier.

Les Allemands ont pris quelques bicyclettes sur la place, cet après-midi. Godin de la gare me raconte toutes ses misères, car il a été fort châtié et il en a vu de toutes les couleurs ; on lui a pillé tout son linge, tous ses vêtements, sa cave... et il a dû emprunter un vêtement pour venir ce matin à l'enterrement. En comparaison, nous n'avons donc pas trop à nous plaindre ici jusque maintenant, car au moins notre maison est intacte, et il n'y a presque pas de dégâts chez Mana.

17 septembre

On entend quelques coups de canon le matin, dans la direction de Bohain, puis plus rien. Le bruit a couru le soir que quelques batteries Françaises avaient tiré sur un train militaire Allemand entre Bohain et Busigny et tué 200 Allemands. Le soir, je vois Mr Hervouët, de retour d'Hautmont, qui me dit avoir lu quelques journaux de Lille qui est absolument libre en dépit des bruits qui circulaient et il en résulte :

- 1) que les troupes alliées auraient repoussé au-delà de la vallée de l'Aisne, toutes les troupes allemandes qui se trouvaient près de Paris dans la vallée de la Marne.
- 2) que les troupes allemandes du Nord se trouvaient aux prises avec des Français, des Anglais et des Canadiens, et qu'elles avaient le dessous.
- 3) qu'Anvers, qu'on avait dit prise, était défendue par les Anglais sur terre et sur mer, et que l'armée belge, reconstituée et reposée, empêchait les Allemands de passer par la ligne Liège-Namur-Charleroi, de sorte que les Français prisonniers à Maubeuge n'avaient pu être emmenés par les Allemands, et qu'ils étaient toujours entre Maubeuge et Mons.
- 4) que le gouvernement avait lancé une proclamation pour féliciter les troupes, en leur annonçant que nous étions en bonne position pour prendre l'offensive.

C'est donc une bonne journée pour les nouvelles, mais malheureusement un exprès envoyé ce matin de Macquigny, vient nous annoncer que Jules Grain père, de plus en plus malade et découragé s'est noyé hier intentionnellement dans la rivière, et qu'on l'enterre demain à 10 heure. Nous regrettons, Gabrielle et moi, de ne pouvoir aller à l'enterrement, et nous faisons excuser. Clément Grain n'a pas trop souffert des Allemands à part quelques réquisitions. Jules fils a eu moins de chance, car la moitié de sa ferme (écuries et grange) est brûlée par les obus dans la bataille du 29 Août Jules était revenu en convalescence pour un mois, et il est parti avec le jeune Albert Grain, laissant là sa femme et sa fille, et on ne sait pas où il est. Angèle n'a pas trop souffert ; elle a beaucoup de chagrin de la mort de son père, et quant à Grand-Mère, désolée, elle a eu la force d'éviter une crise, mais il à craindre que la mort de Jules, la fasse vieillir beaucoup sous peu. Quel malheur tout de même, de ne pouvoir aller la consoler.

18 septembre

Journée calme, sans canonnade et sans incidents, ce qui n'empêche pas qu'on vit toujours dans l'inquiétude. Quand donc cela finira-t-il ? Et quand sera-t-il possible de vous donner de mes nouvelles, car, si je n'ai aucune inquiétude pour vous, vous devez en avoir pour moi. Pourvu que Pierre soit avec vous ! c'est la centième fois que je me le demande, et toujours en vain. Enfin, espérons toujours.

Les civils pillent toujours ce qu'ils peuvent dans les maisons abandonnées. C'est honteux et vraiment dégoûtant, et la municipalité ne fait pas plus pour empêcher ce pillage que pour empêcher celui des matelas laissés libres par les prisonniers évacués.

Je viens d'aller voir la tristesse d'Hannappes : c'est navrant ! Comment ces brutes-là font-ils pour brûler si vite et si complètement des maisons d'innocents ? On dit à Hannappes qu'ils ont pour cela des bombes spéciales qu'ils mettent dans des torches de paille, et qu'il se dégage toujours des foyers d'incendie, une fumée noire et très dense. Les bruits de victoire sur la Marne prennent plus de consistance mais nous ne savons pas exactement ce qui se passe dans notre région.

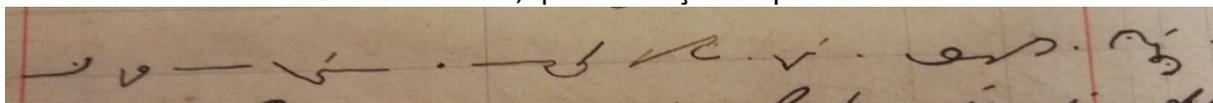
19 septembre

Le temps est toujours couvert et pluvieux, et il fait très frais, comme hier et avant-hier. Je vais malgré tout, me faire couper les cheveux à Boué, car j'en avais grand besoin. Damasse me prête un journal du 14 court de Boulogne sur mer qui confirme notre victoire de la Marne, et qui annonce aussi les succès des Belges qui repoussent les Allemands sur la Meuse, la grande victoire remportée par les Russes du 29 Août au 10 septembre sur les armées austro-allemandes qui auraient perdu 120 000 hommes, et les succès des Serbes qui doivent entrer en Autriche. Malheureusement, les Russes ne vont pas si vite que nous voudrions, et ils sont encore loin de Berlin. L'offensive nous réussit donc bien et il faut espérer que cela continuera. C'est toujours un pillage extraordinaire pour la levure, car à 8 heures du matin j'avais distribué tout ce que j'avais.

20 septembre

Raccroci de la fête d'Etreux, mais on ne le dirait guère tant c'est calme, et nous avons d'ailleurs toujours un temps couvert et pluvieux.

Nous dîmons chez Mr Marchand, qui nous reçoit trop bien :



[deux plats de viande ; dessert : crème, flan ; Sauternes, champagne.]

Rien de nouveau dans la journée si ce que nous avons encore vu passer quelques autobus contenant sans doute des munitions et que nous avons vu arriver le soir à 6 heures, sept uhlands dont 5 ont continué sur Guise et deux sont retournés sur leur pas. On dit qu'il y a 2 000 Allemands à Fesny : pourvu qu'ils ne viennent pas ici par nuit !

21 septembre

Il passe encore quelques petits convois d'autobus, munitions et provisions, mais nous ne voyons pas de troupes. Il n'en est pas de même à Wassigny, où ils ont logé 3 000 hommes, infanterie et cavalerie, tandis qu'une forte colonne d'artillerie et de munitions filait sur Hannappes et Guise. J'avais été jusque Wassigny, mais vu le nombre des troupes, j'ai renoncé à faire ma tournée. On a entendu un peu le canon dans le lointain, du côté de Bohain-Péronne. On dit que les Allemands ont réquisitionné tous les jeunes gens de 18 ans et tous les hommes valides, dans la région du Cateau pour faire des tranchées, et qu'ils prennent aussi un otage dans toutes les communes environnantes, exigeant de ces communes qu'on vienne les prévenir de suite en cas d'arrivée d'Anglais ou de Français, faute de quoi ils menacent de fusiller les otages. Les Allemands exigent aussi que les communes du canton, envoient chaque jour au Cateau une certaine somme, variant avec l'importance de la commune, comme contribution de guerre. Pour qu'on ne tire plus sur leurs trains de soldats, on dit qu'ils font mettre des femmes et des enfants à quelques-unes des portières ! tous les procédés leur sont bons.

Ce matin nous avons vu passer tout un hôpital de campagne, se dirigeant vers Guise.

Aucun incident sérieux dans la journée. Nous pensons, avec Mr Marchand, à trouver un moyen pour pouvoir vous écrire ou télégraphier, et nous allons essayer de trouver quelqu'un pour aller porter nos messages à Lille, qui paraît-il est libre. Réussirons-nous,

22 septembre

Pas d'incidents dans la journée, mais nous sommes toujours sur le qui-vive, car il passe encore quelques petits convois de munitions et de vivres, et on dit qu'il y a encore un fort mouvement de troupes, de sortes que ns jugeons prudent de n'envoyer personne à Lille pour le moment, d'autant plus que les Allemands ont encore pris plusieurs bicyclettes.

Le père Nondain nous dit qu'on a vu quelques éclaireurs anglais à Mennevret. Est-ce vrai ? En attendant il y a une concentration de troupes allemandes à St Quentin (30 000 hommes dit-on ?). On a encore entendu un peu le canon dans le lointain, du côté de Bohain.

23 septembre

Tous les blessés et Allemands qui se trouvaient à Etreux, sont partis ce matin à 8 heure. Il paraît que les officiers avaient invité Mr Cuvelier et Mr Collery à prendre un verre d'adieu, et qu'ils les ont remercié de l'accueil d'Etreux !!! bien qu'ils été surpris de voir le maire seul et sans adjoint !! un officier a fait un discours disant que l'Allemagne ne voulait pas la guerre avec la France, mais qu'ils en voulait beaucoup à l'Angleterre, et que c'était regrettable que la France ne se soit pas alliée avec l'Allemagne, au lieu de s'allier avec la Russie, car ensemble ils auraient été les maîtres du monde.

Ce matin nous avons encore vu passer 2 convois, dont un de chariots allemands de forme \ / à claires voies, et contenant des gros obus dans de la paille. Ils venaient, paraît-il de Aix la Chapelle, Liège, Bruxelles, Mons, Valenciennes et le Cateau. Un autre convoi est aussi passé dans l'après-midi, mais tous ces convois ne sont plus aussi importants qu'avant. On a encore logé environs 150 Allemands, dans le bas du village. On a encore entendu le canon dans la direction de Laon.

24 septembre

On ne comprend plus rien aux mouvements allemands, car ils vont et ils viennent, et il semble qu'il y a du flottement chez eux, ce qui serait bon signe pour nous. A 10 heure du matin, nous commençons à voir passer, venant de la direction de Boué, un très fort convoi de caissons, de canons, voitures diverses, avec quelques compagnies d'infanterie, intercalées de temps en temps ; le tout se dirigeant sur le Cateau, et le défilé a duré jusque 4 heure de l'après-midi, bêtes et troupes paraissant très fatiguées. Puis, à 3 heure on nous annonce que nous aurons encore des troupes à loger, et le 2ème bataillon de chasseurs à pied Bavaois, arrive à 4 heure. J'ai 6 chevaux et 5 hommes pour ma part, chez Mana il y a 5 officiers et la cuisine des officiers. Ils boivent force bouteilles de vin blanc, et ils en emportent au moins 80 bouteilles dans une auto, prenant en plus le moulin à café et la dernière couverture de laine qui restait chez Mana, dont la maison se trouve encore en piteux état, et on n'a plus de goût à nettoyer. Enfin pas d'incident grave, et c'est encore fort heureux. Les officiers de chez Mana m'ont donné une langue que je partagerai samedi avec Gabrielle, et une cervelle que j'ai offerte à Mr Godfrain.

25 septembre

Les soldats devaient partir à 5 heure du matin, mais sur contre-ordre arrivé par nuit, ils sont partis à 3 heure, ce qui fait que les hommes bien fatigués ont eu bien peu de repos. Ils n'ont pas voulu dire où ils allaient, et il est possible qu'ils ne le sachent pas exactement eux-mêmes. C'est encore une nuit gâchée. 8 autos chargées de sacs de soldats sont passées ce matin allant sur Guise et elles sont repassées vers 10 heure en prenant la direction du Cateau.

Nous sommes vraiment encore en plein dans un grand mouvement de troupes, et nous nous demandons quand nous pourrions essayer de vous écrire ? Le temps doit vraiment vous sembler long, mais qu'y faire ? nous sommes comme isolés du reste du monde, privés de liberté pour ainsi dire, et le manque de nouvelles nous pèse beaucoup. Quand donc cela finira-t-il ?

26 septembre

Je brasse aujourd'hui et cela fait une bonne distraction, mais malheureusement, l'après-midi il nous arrive encore un grand convoi de 250 voitures de munitions et ravitaillement. C'est le convoi des 14^e et 15^e corps d'armée qui viennent d'Alsace où ils combattaient, et ils se rendent, paraît-il dans la direction de Reims pour renforcer leur armée. Ils ont quitté l'Alsace le 13 en chemin de fer et ils ont roulé cinq jours, allant et venant, ne sachant pas s'ils devaient aller sur la Russie ou la France. Puis ils ont débarqué à la frontière belge et sont venus alors par la route. Pourvu que nous ne soyons pas surpris par ce mouvement de grande envergure et que nous n'ayons pas dégarni Reims pour envahir l'Alsace. Nous ne voyons plus jamais de reconnaissance d'aéroplane, et il est à se demander si notre état-major est bien au courant des mouvements et des convois allemands.

Dans le 14^{ème} corps il y avait beaucoup d'Alsaciens, et ils n'ont pas l'air de regretter trop de marcher avec les Allemands. Heureusement il n'y a plus rien chez Mana, et je n'ai couché, volontairement, que 2 Alsaciens.

27 septembre

Réveil des Allemands à 4 heures, de sorte qu'avec ma mise à bac 10 heures 1/2, j'ai passé une triste nuit. Je suis fatigué et pourtant je n'ai aucune idée de dormir dans le jour. Quel changement, mais il est de fait qu'on est toujours excité et un peu fiévreux. Nous dînons chez Mr Marchand et passons un après-midi très agréable et surtout tranquille. C'est un vrai soulagement de ne plus voir d'Allemands. Il passe encore un convoi d'autobus avec une 2^{ème} voiture remorquée vers 9 heures 1/2 du soir, allant vers Guise. On a encore entendu le canon toute la journée, et il semble que cela vient de la direction de Cambrai. Nous voyons le journal le Réveil du Nord du 21 court qui nous annonce que les Allemands :

- 1) ont bombardé et détruit la cathédrale de Reims.
- 2) ont été repoussés à l'Est du Noyon et à Craonne.
- 3) sont dans la Pologne Russe, mais que par contre les Russes avancent en Autriche.

On dit qu'il doit se livrer une grande bataille du côté de Péronne, et nous entendons en effet une canonnade fort lointaine.

28 septembre

On respire, car on ne voit pas d'Allemands, mais il en a encore à Wassigny. On entend toujours le canon dans la direction de Cambrai mais nous n'avons pas de nouvelles. On dit que les Allemands ont pris au Cateau 300 jeunes gens et hommes de 18 à 35 ans, et qu'ils les ont expédiés en Allemagne ? Dîner épatant aujourd'hui : consommé froid, faisant aux choux que Gabrielle nous a envoyé à midi tout préparé et tarte à prunes nobertes et bon verre de vin de Mana ! C'est dommage que tout le monde n'en ait pas autant, car Mr Cuvelier recherche des fonds pour les indigents. Il fait passer dans les maisons Marthe Marié et Mlle Capars, avec une liste de souscription, en s'inscrivant en tête pour 100 f... Je trouve qu'il n'a pas raison d'agir ainsi, mais c'est toujours la même tactique de fausseté et d'hypocrisie. Je ne m'inscris pas sur la liste, car il y a encore de l'ouvrage partout dans les champs et pour les battages. Certains

cultivateurs ne trouvent même pas le monde qu'il faudrait, et j'estime que le système est mauvais, car c'est la commune en bloc qui devrait secourir les indigents, de façon à ce que tout le monde (présents et absents) paie proportionnellement à ses contributions, et si j'ai quelques charités à faire, j'aime mieux la faire moi-même directement, plutôt que de voir les autres faire des largesses et du gaspillage, pour soutenir aux dépens d'autrui leur mauvaise et terrible politique. Nous continuons malheureusement à ne voir aucune initiative dans le conseil municipal, car il me semble que la commune pourrait bien avancer aux femmes nécessiteuses, dont les maris sont sous les drapeaux, une partie de l'allocation que l'Etat leur a promise, et qui doit être payée dans les régions non-occupées par les Allemands. Cela n'empêcherait pas de secourir les indigents qui ne sont pas secourus par l'Etat, mais pas en argent, et on pourrait faire pour eux des soupes municipales par exemple. Malheureusement c'est l'inertie complète, et nous ne voyons que trop, en bas comme en haut, les tristes résultats de notre malheureuse et dissolvante politique. Espérons que la leçon de la guerre profitera et que nous aurons un bon retour en arrière, si la lumière peut enfin se faire dans le cerveau de la masse des électeurs, qui oublie toujours que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, comme c'est le cas pour tous nos élus.

29 septembre

Journée calme, sans incident. On vit, on respire, car ns ne voyons pas d'Allemands, mais nous entendons le canon toute la journée dans la direction de Cambrai.

30 septembre

Le canon tonne toujours et remonte vers le Nord. On nous dit même que les Anglais repoussent les Allemands vers le Quesnay et Edouard Vinchon qui revient de Belgique l'après-midi, nous dit qu'on se bat aussi à Mons. D'un autre côté la bataille fait rage en dessous de Laon, dans la vallée de l'Aisne où ils sont fortement retranchés. Il paraît que dans cette région les Allemands ont fait évacuer complètement 21 villages et qu'ils ont envoyé les habitants au Nord de Laon. C'est sans doute pour fortifier ces villages en seconde ligne. On dit ce soir qu'il y a une dépêche officielle à Esqueherries, annonçant un grand succès sur notre aile droite où les Allemands seraient repoussés sur Bring et sur notre aile gauche où ils seraient repoussés sur Landrecies, ce que confirmerait la canonnade que nous entendons. Nous pouvons donc espérer que le centre allemand, au-dessous de Laon, ne tiendra plus longtemps. Il paraît qu'il y a à Catillon des jeunes troupes allemandes de 18 à 20 ans débarquées hier à Ors, et elles sont logées chez l'habitant qui doit aussi les nourrir ; quelle plaie ! Au Cateau la situation est terrible, car les Allemands ont envoyé en Allemagne environs 300 jeunes gens et hommes de 17 à 32 ans, et que de plus ils pillent les Tissages pour envoyer les laines et les pièces en Allemagne, ainsi que du mobilier de bonnes maisons probablement abandonnées. On ne trouve vraiment plus de nom pour les qualifier.

1 octobre

Le canon tonne toujours dans plusieurs directions, et particulièrement dans celle de Cambrai, avec tendance à remonter vers Valenciennes. A 10 heure nous voyons passer environs 1 000 hommes de la territoriale allemande du Brandebourg. Ils sont presque tous de Berlin et viennent de Catillon, se rendent à Guise. Ce ne sont plus des troupes car ils marchent un peu n'importe comment, bien qu'ayant tambours et fifres en tête. Ils paraissent avoir un vieux fusil et sont habillés en bleu, avec shako en toile cirée, sur lequel il y a une grande croix

Notes

ment d'arriver à la fin, mais j'y en a beaucoup de fait
grande quantité de gâteaux). C'est donc toujours les mêmes
et bouches, car j'introduis d'ici les commentateurs individuels
naturelle et je n'avais pas besoin de l'ordre reçu, je
me permets de les avoir effectués volontairement bien vite,
et complètement ignoré et n'avait parlé qu'à Labor. A
ce j'en ai fait l'observation à Guvelin qui n'avait pas
une parole de charbon (en m'envoyant l'ordre de requête
lui ai dit que je commençais d'ailleurs à en avoir assez
mises, de tous ses arrangements, entre autres du dernier me ref
parce qu'il n'avait pas le droit de l'intervention de la vente
et il a fini les quelques dièses qui il n'avait rien dit à c
tant pas de moi. --- le tout avec un aplomb infamant
moins qu'il a remis, mais je ne lui pas dit les principes, les
autres. La discussion a naturellement glissé sur les autres sup
toutes parties avec violence de tous les arrangements et cela
courir sur un compte depuis le sud, et je lui ai répondu
tout toujours les dièses, mais sans lui parler de la conduite
- exploitation du moulin. --- arguments de
à pour pas tant. Bref en fin de compte, après de nouvelles
de Guvelin, il était tellement brisé qu'il a
que je n'étais qu'un homme téré, cela a fait déborder
- être trop flâne et je l'ai humilié de citer un mot
- mettant en garde sur mes arrangements de ses principes m'a
- a retenuient hors: l'ai invité par 3 fois sans plus de

Etreux et sa Kommandantur

1914

27 août	Les Allemands débordent les troupes anglaises Invasion et occupation d'Etreux
Septembre	Première réquisition de main-d'œuvre civile et imposition aux communes
Octobre	Arrivée des services techniques des télégraphes et du canal 1 ^{ère} parution de la Gazette des Ardennes
7 novembre	Installation de la Kommandantur pour les 22 villages Arrivée des Bavarois, couvre-feu et passeports entre les communes
20 novembre	Les Allemands condamnent à mort les propriétaires de pigeons voyageurs
14 décembre	Installation du service des cantonniers allemands
31 décembre	Premier démontage de brasserie

1915

Janvier	Vaccination de la population Emission des billets des communes Rationnement du pain, entre 120 et 200 gr par jour et par personne
Février	Dénonciation et massacre des Anglais et des habitants d'Iron
Mars	Les Allemands recherchent un télégraphe caché Service des douches installé chez Pabert pour les soldats et les prisonniers russes et français
5 avril	Installation de l'état-major d'étape
Juillet	Obligation de saluer les officiers Au bout d'un an, Pabert obtient enfin des nouvelles de ses enfants
16 septembre	Démontage de la Brasserie Denisse
Octobre	Départ du Kdt Kirckhoff, sanctionné pour avoir alimenté le marché noir Début d'un régime plus dur pour la commune Mise en place des ravitaillements américain et hollandais
Novembre	Taxe sur les chiens, beaucoup sont tués
Décembre	Premier rapatriement de civils nécessiteux via la Suisse pour la France

1916

Avril	Imposition de l'heure allemande (+2h) Des soldats français cachés depuis le début de la guerre sont dénoncés
Juin	Les enfants d'Etreux passent le certificat d'étude
Septembre	Arrivée des prisonniers russes soumis à un dur régime Réquisition des femmes comme main-d'œuvre et forte résistance de leur part
1 décembre	Installation du docteur Arbel chez Pabert, en charge du service sanitaire, il y restera jusqu'à la fin de la guerre.

1917

Janvier	Réquisition de tous les matelas, un pauvre meurt de froid à Etreux
Février	Arrivée des prisonniers roumains et installation du champs d'aviation
Mai	Toute la population est réquisitionnée pour travailler aux cultures
Juin	Démolition de la Brasserie Collery, la dernière
10 décembre	Pabert retenu comme otage à Maubeuge une dizaine de jours

1918

6 janvier	M. Collery est pris comme otage et déporté à Vilna en Russie (Lituanie). Convois de 1000 otages, 600 hommes en Russie et 400 femmes à Holzminden dans le Brunschvicg Très forte mortalité civile, Pabert note des décès quotidiens Installation des fours à pain pour nourrir 15 000 soldats
30 janvier	Départ d'un train d'évacués qui restera bloqué 6 mois en Belgique
Mars	Début des bombardements incessant d'aéroplanes Alliés et arrivés des Autrichiens
Juillet	Réquisition des enfants à partir de 8 ans pour travailler dans les champs
27 juillet	Retour de M. Collery de Russie
Aout	Pabert mentionne les ravages de la grippe espagnole Les bombardement d'aéroplanes alliés s'intensifient sur Etreux et tuent de nombreux civils
Septembre	Etreux est envahi de prisonniers, de blessés, de déserteurs et d'évacués...
5 octobre	Début de l'évacuation d'Etreux
13 octobre	Pabert évacue à son tour Etreux pour Fontenelle
18 octobre	Début la de la bataille pour la reprise d'Etreux partagé au canal par la ligne de front Bombardement et destruction totale du hameau du Gard Destruction des ponts du canal Deux semaines de combat de part et d'autre du canal
3 novembre	Pabert arrête son journal
4 novembre	Bataille acharnée pour le franchissement du canal de la Sambre par le 6 ^{ème} B.C.A., Etreux est partiellement détruit Reddition du bataillon bavarois et libération d'Etreux

Quelques personnages du journal



Pabert entouré de son épouse, de Mme Mahieux (sa belle-mère) et de Mme Défontaine (?) au premier rang, famille Mahieux au second rang, dans la cours de la brasserie un peu avant la guerre

Thérèse DENISSE (1905-1980) épouse Marcel Godet, un cousin éloigné qu'elle a connu pendant son exil. Marcel est vétérinaire. Ils ont deux enfants : Roger et Christiane. Le couple s'installe à Etreux puis au Nouvion. Thérèse est musicienne.



Pierre DENISSE (1900-1961) ne sera finalement incorporé qu'à l'appel 1919 et servira au Liban. En 1926 il épouse Rénée Callipel (titulaire du Brevet d'Etudes Supérieures, fille d'Emile Callipel, polytechnicien gazé à la guerre), et reprend la Brasserie Denisse. En 1929 ils ont un fils, Robert. En 1930 il revend la brasserie d'Etreux et commence un commerce de butane et de produit de brasserie. En 1936, il quitte Etreux pour Malo-les-Bains. Mobilisé en 1939 comme infirmier, il retourne à l'hôpital de Guise. Sa maison de Malo est détruite par les bombardements. Il est démobilisé en 1940 et redevient brasseur à Malo. Rénée est professeur de Français.



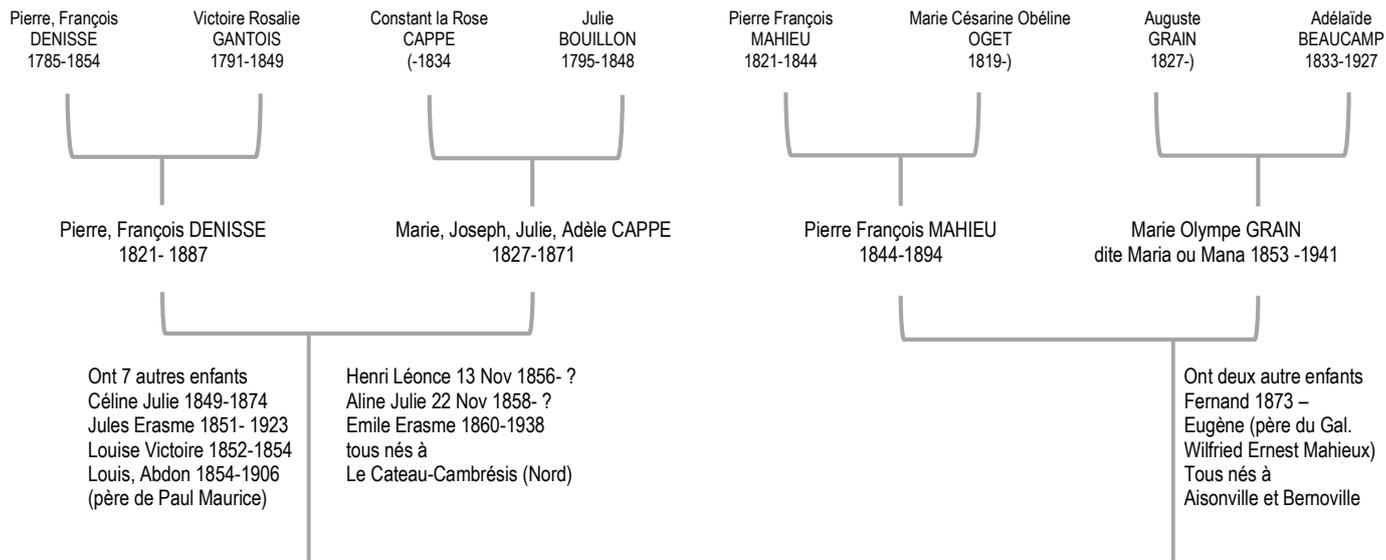
Mme DEFONTAINE (née Henriette Henry en 1878) est employée de maison. Dotée d'une forte personnalité, c'est le personnage le plus présent du Journal. Dans la trame dramatique des événements la cellule domestique se resserre. Mme Défontaine devient la personne de confiance. Pabert la défend lorsque le docteur Arbel la soupçonne de vouloir l'empoisonner. Lorsque Pabert part comme otage, il lui confie toute sa fortune. Lorsque à son tour, malade, elle nécessite des soins, Pabert veille ses nuits. Elle perdra son mari, Gustave, de 30 ans son aîné, en 1917.

Hector LECIGNE (1868-1948), ami de Pabert, cousin par alliance, originaire du Cateau, professeur d'allemand et de lettres, il est soldat prisonnier en Allemagne et interné au camp de Munster II. Il a élevé sa nièce Marie Louise, orpheline. En correspondance avec Pabert, il est le maillon essentiel d'une correspondance triangulaire entre Pabert et sa famille.



Paul Maurice DENISSE (1885-1956) est le fils de Louis Abdon DENISSE et le neveu de Pabert. Il est, comme ce dernier, diplômé de l'ESCP (Promotion 1906) et il sera président du groupement ESCP du pétrole, qu'il fonde en 1936. Il écrit à son oncle de Tourane (Đà Nẵng actuel Vietnam), en Indochine, où il est Directeur général de la Compagnie Franco-Asiatique des Pétroles, gérant du journal l'Indochine Nouvelle et juge consulaire. Il est marié avec Marie Louise LECIGNE, fille d'Oscar LECIGNE et nièce d'**Hector LECIGNE**.





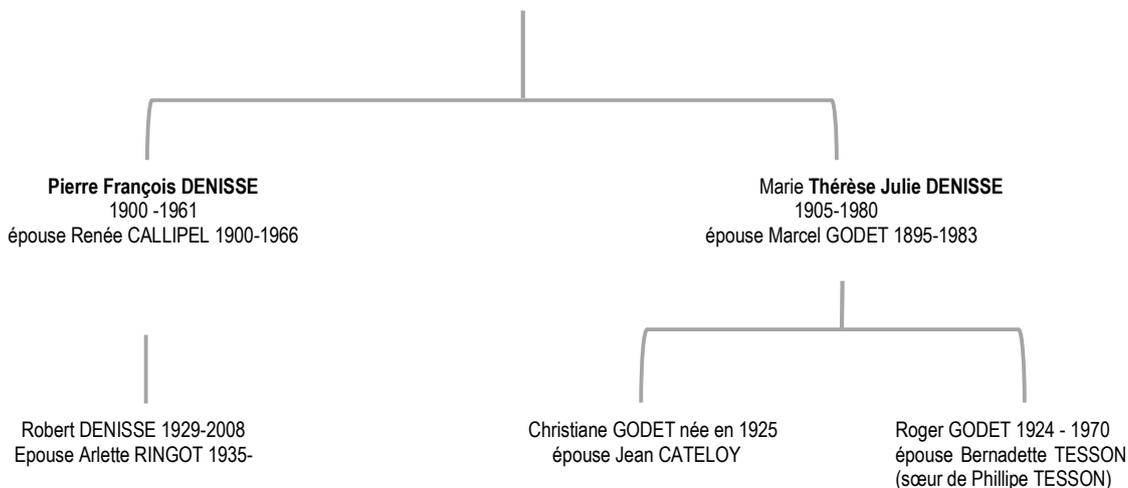
Albert Paul DENISSE
1868 - 1946 dit Pabert



Mariage le 23 aout 1899 à Aisonville-et-Bernoville, Aisne

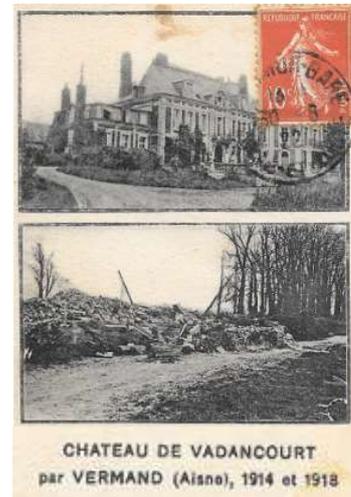


Marie Obéline MAHIEUX
1871-1929 dite Manline



Francis HERVOUET (1880-1963) ingénieur du canal de la Sambre à l'Oise, ce jeune Centralien est un ami de Pabert dont il partage le patriotisme et les idées conservatrices. Son père avait été élu maire d'Etreux en 1894 mais refusa son mandat. Il a épousé Suzanne Bibas. Son antipathie affichée pour l'occupant et le fait qu'il pourrait être soldat complique son quotidien. Très surveillé, il subit un nombre considérable de réquisitions et de tracasseries. En juillet 1916 il est suspendu de ses fonctions et expulsé de son logement. Sa compétence d'ingénieur du canal est cependant stratégique pour l'occupant et le ravitaillement.

Le **Docteur Lucien Antoine ARBEL** (1863-1930), est le fils de Pierre Marie Lucien Arbel (1826-1892, ingénieur des Arts et Métiers, Maître de forges, fondateur des Forges de Couzon, de la Société Française de Matériel Agricole et Industriel, député (1871-1876) et Sénateur (1876-1888) de la Loire) et de Marie Emma Souchois (1829-1884). Il épouse Eugénie Sophie Alamagny en 1889. Son frère Pierre Arbel (1858-1934) est fondateurs des Forges de Douai pour la fabrication de wagons et de pièces métallurgiques lourdes, essentielles en temps de guerre. Le docteur Arbel réalise une mission médical en Inde en 1901. Il a deux filles. L'aînée, Luce, est mariée au **duc Robert de Tascher de La Pagerie** descendant direct de **Joséphine de Beaumarchais** et apparenté aux rois de Suède, du Danemark, de Norvège, de Belgique... En 1914 M. Arbel est maire et chatelain de Vadancourt-Maissemy. Son château est transformé en hôpital de campagne en 1914. Il est expulsé de son domaine dès le début de l'occupation. Le château réquisitionné sert de logement aux travailleurs civils (Z.A.B. ou *Zivilarbeiterbataillons*) puis de prison. En mars 1917 le bâtiment est entièrement détruit (reconstruit en 1927). Le Dr Arbel est évacué à Etreux en 1916 et logera toute la guerre chez Pabert. Son soutien aux prisonniers français et russes agace la Kommandantur. Il est particulièrement surveillé par les Allemands et malgré un état de santé dégradé il n'obtiendra jamais le droit d'évacuer pour la France... Son séjour à Etreux est éprouvant : il souffre des yeux et il sera amputé d'un doigt. Son délire paranoïaque, heureusement de courte durée, perturbe Pabert. Comme Pabert, sa famille est réfugiée à Paris. En échange de l'hospitalité, M. Arbel aide la famille de Pabert, usant de sa fortune et de ses relations. Pabert a conservé la bague qu'il lui a été offerte en gage de leur amitié.



Né en 1868 comme Pabert, **Henri CUVELIER** acquit l'usine Lefèvre-Levent (minoterie) en 1894. Cet établissement est le dernier moulin de la commune qui en comptait quatre en 1840. Il est aussi administrateur de la Société Anonyme des Broderies d'Etreux. Périodiquement il transforme son activité de meunier pour celle de brasseur, devenant ainsi un concurrent direct de Pabert. En 1900 il est élu conseiller municipal Républicain. Réélu en 1904, il devient maire en 1908 puis conseiller général en 1913. Le recueil de Pabert est un franc réquisitoire contre de la conduite et l'arbitraire du maire devenu le « maître » du ravitaillement. La haine qui sépare les deux notables rajoute aux malheurs de la guerre. L'affrontement est violent. Les comptes communaux, archivés entre 1914 et 1918, majoritairement détruit dans un incendie en 1917, ne peuvent confirmer les irrégularités décrites par l'auteur. Il est probable que le rôle du maire dans l'organisation du ravitaillement est bénéfique à l'ensemble des villageois. Etreux n'a jamais manqué de ravitaillement. Pabert reconnaît au maire le courage d'avoir sauvé la vie d'Alfred Lefèvre de Vénérolles que les Allemands voulaient fusiller. A la fin

de la guerre les pertes du capital immobilier de M. Cuvelier sont estimées à près de 100 000 francs. En 1920 il réside encore dans le village mais n'est pas réélu. Il s'exile à Paris puis revient à Etreux où il est réélu maire de 1925 à 1945 et détenant ainsi le plus long mandat de maire de la commune.

Né lui aussi en 1868, **Auguste COLLERY** est brasseur et a une fille, Aimée. D'abord ami de Pabert puis compagnon du maire. Il devient le rival de Pabert. Les deux brasseurs se livrent une guerre sans pitié pour demeurer la dernière brasserie autorisée par l'Occupant. Collery remporte ce premier combat. Peut-être conscient de sa collaboration passive, il se fâche avec ses anciens soutiens de la mairie et de la Kommandantur et joue de malchance. A partir de 1918, la guerre est un drame pour la famille Collery. Sa fille est réquisitionnée et il devient le seul otage du village déporté en Allemagne puis à Vilna en Russie. Sa brasserie est démontée, sa maison saccagée et ses biens détruits pendant sa détention. La guerre finie, c'est le plus important dossier de dommages de la commune (569 375 fr), pour comparaison l'ensemble des biens communaux subiront 439 522 fr de dégâts et la maison de Pabert 38 900 fr. Après-guerre Auguste Collery sera proposé à la Légion d'honneur en sa qualité d'otage...



Le **Docteur GODFRAIN**, est un ami et le propriétaire de la maison de Pabert. Veuf depuis avril 1914, il décède le 24 août 1918.

Romuald Duval est instituteur et secrétaire de Mairie, proche du Maire. Il est l'auteur d'une monographie¹ d'Etreux.

Le **curé MEZIERE**, 50 ans de service, ou **l'Abbé Bourgeois**. L'Eglise à une place importante dans un bourg rural au début du XIX siècle. Elle préside aux temps forts : naissance, mariage, décès... Pabert, catholique et conservateur, note l'attitude patriotique du clergé (drapeaux pavoisés dans les églises, chants patriotiques, messes pour la France...). L'église reste le seul regroupement populaire autorisé et maintient un calendrier séculaire, s'opposant à la « germanisation » du temps et de l'heure. Elle est, tout comme le soutien du Pape, un point clivant entre occupants bavarois, autrichiens, saxons et prussiens. Occupés et occupants catholiques communient néanmoins ensemble et partagent la même dévotion pour Jeanne D'Arc, symbole de la délivrance nationale pour les Français et de la barbarie anglaise pour les Allemands. L'Eglise résiste mais semble peu active pour les secours. Le clergé subit pareillement les tracasseries de l'occupant, tout particulièrement des Prussiens, : bâtiments réquisitionnés, annulation d'offices pour travailler dans les champs, emprisonnement de prêtres, interdiction de circuler, réquisition et démantèlement des cloches et des orgues pour le métal...

1. DUVAL (Romuald), *Notice historique sur le village d'Etreux*. Office du livre d'histoire, réédition 1994 (fac-sim de l'édition de 1906), coll Monographie des villes et villages de France.)

Le « **gros capitaine piller** » **PELS LEUSDEN**. Le Journal de Pabert ne décrit pas toujours l'occupant comme l'ennemi. Pabert loge M. Bethe, puis le Sergent-interprète Schült qui lui rendent de nombreux services. Il se lie d'amitié avec M. Schült, qui protège la population, prévient des perquisitions, omet de traduire des informations à charge lors des interrogatoires, informe Pabert des lettres de dénonciation que reçoit la Kommandantur... Chaque bonne maison à « son » officier protecteur. Les services rendus par ce dernier conduisent des familles à rechercher à loger le plus gradé. Pabert, otage à Maubeuge en décembre 1917, est secouru par les soldats bavarois qu'il a logés en 1916. Pabert décrit aussi très bien les souffrances des soldats de troupe, la *landstrum*, leur profond épuisement dès l'hiver 1916 et leur désarroi face à la misère qui frappe leur famille en Allemagne. Cependant un occupant se détache. Le capitaine Pels Leusden est un cauchemar ambulante, un « réquisitionneur » zélé et brutal, craint et détesté de la population. Il incarne la caricature du soldat allemand enquiquineur, sot et voleur. Entre le 20 et 26 octobre 1915, il revient perquisitionner quotidiennement chez Pabert. Dans une même journée, il retourne trois fois chez la même personne, une femme seule, qu'il terrorise... Plusieurs personnes décèdent du choc émotionnel et des coups reçus pendant ces perquisitions. Il est présent à Etreux une bonne partie de la guerre. Pabert souhaite qu'il parte au front et y meure. La propagande alliée et la mémoire collective s'empareront de ce personnage infâme pour symboliser l'occupation.



Une partie des troupes allemandes stationnées à Etreux en mai 1915, carte postale



Etreux avant-guerre, la brasserie Denisse se trouve, hors champ, sur la gauche, au bord du canal.

Pabert est cité dans plusieurs publications et recherches

Cazals Rémy, Quelques pierres apportées au chantier, in Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale, Tome 112, N°232, 2000. 1914-1918. pp. 415-446.

Cazals Rémy (Dir.), 500 témoins de la Grande Guerre, Collectif, Midi-pyrénéennes (Editions), 496 pages.

Cazals Rémy, « Mes chers exilés », in 1918 De Guerre Lasse, édité par Conseil Départemental de l'Aisne, Numéro spécial 90e Anniversaire, 2008.

Le cars Franck, Le Dernier Brassin : le journal de Pabert, travail de mémoire, Toulouse le Mirail, 1996, sous la direction de Cazals Rémy avec le soutien d'une bourse de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne.

Malloch Hedley, The Killing of the Iron Twelve, Pen and Sword, 2019

Salon Phillipe, L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre, PUR, 2015.

Albert Denisse, article wikipédia, collectif. https://fr.wikipedia.org/wiki/Albert_Denisse

Quelques pages de l'histoire
civile et culturelle de la Grande Guerre

Le déclin dramatique de la brasserie française

2 000 brasseries disparaissent en France pendant la Grande Guerre

La brasserie est l'autre personnage central du Journal. Pabert, issu d'une famille de négociants en textiles, s'oriente vers la brasserie par passion et y consacre 25 ans de sa vie. Sauver son installation, le retient à Etreux lors de l'avancée des troupes allemandes et le préoccupe toute la première année de l'occupation.



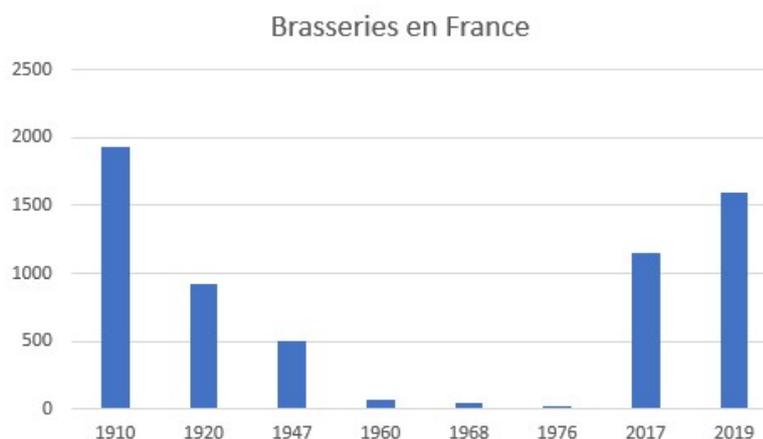
Plusieurs brasseurs ont tenu des journaux pendant l'occupation¹.

Le témoignage le plus proche de Pabert est rédigé par Maurice Delmotte (1873-1955), brasseur à Fontaine-au-Pire, entre Cambrai et Le-Cateau-Cambresis, à 30 km d'Etreux. Pabert étant également originaire du Le-Cateau, il est probable que les deux hommes se connaissent. Maurice a laissé, tout comme Pabert, évacuer son épouse et ses trois enfants lors de l'invasion. Son journal, plus court que celui de Pabert, trouvé et sauvegardé par un officier néo-zélandais à la libération, est publié en 2007.

Le dernier brassin

Chaque bourg du Nord et de l'Est de la France comptait à la fin du XIXème siècle plusieurs brasseries. Etreux a compté jusqu'à 4 établissements.

En 1914, ni l'Allemagne ni la France n'ont anticipé une guerre longue, industrielle et de position. Très rapidement l'artillerie s'impose et le cuivre manque. L'Allemagne organise une section spécialisée dans le réquisitionnement et démontage systématique des brasseries et des industries en territoire occupé : la **Sammel Kompanie** (Compagnie de récupération). Cette menace pousse les brasseurs à « une guerre dans la guerre » entre artisans pour chacun sauver son outil de travail. Pabert lutte mais assiste impuissant à la destruction des 15 brasseries que compte la Kommandantur d'Etreux. Un patrimoine industriel et un savoir-faire régionaux disparaissent complètement en quelques mois.



Source : Brasseurs de France, (en ajoutant l'Alsace et la Lorraine, la France compte plus de 3 000 brasseries en 1910).



La « pinardisation » du front et du pays

A l'Arrière l'industrie brassicole est moins menacée. La France n'est pas coupée du Monde et de son approvisionnement en métaux. Le cuivre est abondant dans ses colonies, en Angleterre, en Espagne, en Australie et auprès des partenaires sud-américains.

Mais au front, le vin s'impose dans la ration du poilu. A l'exception de la Champagne et de l'Alsace, le vin est une production méridionale ou coloniale (Algérie) à l'abri de l'envahisseur. Peu industrialisée et peu technique ; elle utilise des terrains souvent pauvres et une main-d'œuvre peu qualifiée. Le vin se conserve longtemps et se transporte facilement. De plus on reconnaît au vin de nombreuses vertus, médicales notamment. La promotion du vin est faite par l'Etat. Rapidement l'Etat-major constate sa nécessité dans le ravitaillement et le soutien aux soldats. **La guerre d'usure entre 1915 et 1917 fait passer la ration quotidienne du poilu de 1 à 3 quarts de vin quotidien.** En quelques mois, le pinard s'impose comme la boisson du poilu et gagne ses galons de breuvage patriotique. L'imagerie populaire, la presse et la propagande le glorifie de « Pinard de la victoire »² et l'opposent définitivement à la bière du Boche.

En 1918, la perte d'un patrimoine historique et industriel majeur et l'accélération des changements culturels dues à la guerre ont transformé les habitudes et la culture des Français.

Les dommages de guerre et la reconstruction d'une partie de la brasserie française n'y changent rien. La France est devenue, le temps de la Grande Guerre, le pays du vin.

1. Vie quotidienne en France occupée : journaux de Maurice Delmotte 1914 – 1918, textes établis et présentés par Nathalie Philippe, ed. L'Harmattan, 2007

Lucien Marlin cité par SALSON Philippe dans *L'Aisne occupée, les civils dans la Grande Guerre*. PUR, 2015

2. Le pinard des poilus, une histoire du vin en France durant la Grande Guerre, LUCAND Christophe, EUD, 2015
L'Ivresse du Soldat, Charles RIDEL, éd. Vedémière, 2016

Une histoire de civils, de femmes et de victimes.

L'occupation de la Grande Guerre a maintenu plus de 2 millions de civils français dans une captivité totale durant 52 mois.

Le village d'Etreux à une place particulière : proximité du front et zone d'opération, territoire d'occupation et centre d'administration de l'occupant.

Une histoire similaire pour tous les territoires pris dans l'étau de la Grande Guerre.

Pabert décrit fort bien la violence de l'invasion puis le durcissement des conditions d'occupation et la radicalisation progressive de la violence faite aux civils parallèlement à celle subie par les combattants broyés dans l'évolution brutale de la guerre industrielle, mondiale et totale.

Une histoire singulière, radicalement différente.

Le vécu des populations occupées de la France du Nord est peu présent dans les manuels scolaires et dans les récits de la Grande Guerre. Cette amnésie collective partielle est complexe à délimiter et à saisir. Après-guerre, je pense qu'elle cherche à protéger nos figures héroïques : grands généraux et poilus de notre histoire nationale car trois points l'en détachent.

C'est une histoire de civils.

C'est une histoire de femmes. Envahi et harcelé par la soldatesque, Pabert ne remarque pas directement que les hommes en âge de servir et de nombreux notables ont fui l'avancée des troupes allemandes. Les conscrits de 14, permissionnaires, déserteurs ou réformés « surpris » par la rapidité de l'attaque ne sont pas plus d'une trentaine restés à Etreux auxquels il faut ajouter 150 jeunes de 17 à 20 ans réquisitionnés par l'occupant. Pabert remarque le 17 mai 1917 qu'il ne reste pas plus de 10 hommes pour la Grand-messe de l'Ascension ! Etreux compte 1 500 civils. La lecture attentive de son témoignage révèle une société qui tient grâce à l'action des femmes. Elles sont restées pour préserver les biens et s'occuper des personnes malades, des enfants ou des parents. Elles tiennent les maisons, gèrent les activités, cachent des soldats anglais ou français... Elles subissent la violence quotidienne de la guerre. A partir de 1916, elles sont réquisitionnées pour les travaux et refusent cet esclavage, portent la cocarde ou défient souvent l'autorité allemande. Pabert loue le comportement de **Melle Monty** qui exécute une longue peine de prison à la place de son père malade et condamné arbitrairement ou de **Mme Vignier**, qui pour faire honneur à ses 3 fils soldats, se présente volontairement comme otage. La majorité des livres d'histoire focalise sur le régime militaire, la barbarie du quotidien, les relations entre femmes et occupants et la gestion administrative, par les maires, des territoires occupés de la Grande Guerre... réduisant la population féminine à une foule anonyme de passives logeuses en quête de nouvelles, de sécurité et de ravitaillement... Pourtant si ce monde violent a tenu alors que le front lui-même s'ébranlait, c'est grâce à la détermination de celles qui ne portaient ni uniforme, ni canon, ni droit, ni mandat...

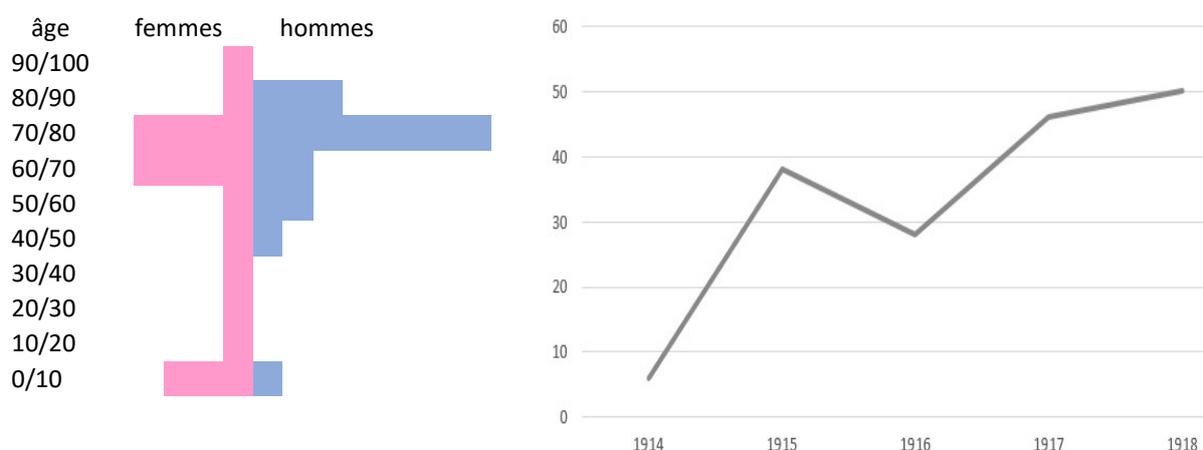
C'est l'aveu d'une indicible violence. L'occupation par son ampleur et sa durée rappelle les limites de l'héroïsme de la Nation et du Poilu, le vaillant gardien de la maison Patrie, et du génie de nos généraux qui pendant quatre années ne parviennent pas à délivrer les foyers du Nord. C'est l'histoire d'une partie de la population française captive qui souhaite hardiment sa délivrance mais dont l'action quotidienne ne vise pas la victoire mais sa survie, tout en étant autant victime des bombardements alliés que des exactions d'occupation. C'est enfin le poilu touché dans son honneur, car les filles et les femmes restées en territoire occupés subissent, fréquentent, s'accommodent ou s'amourachent parfois de l'ennemi. C'est un affront et un tabou incompatibles avec la souffrance exclusive et l'abnégation totale du poilu. Il faut attendre les années 1990 et les travaux d'Annette Becker¹ pour que la population civile, les « oubliés » de la Grande Guerre et tout particulièrement l'histoire de ces femmes, soient étudiés spécifiquement.

Une effroyable mortalité civile et féminine

Le village Etreux subit l'occupation et la proximité du front. Les bombardements fréquents terrorisent la population, la canonnade et les allées et venues incessantes de troupes brisent le sommeil et éprouvent les nerfs, les difficultés du ravitaillement et la faim creusent les ventres et affaiblissent les corps, l'absence de nouvelles, l'omniprésence de la mort, la présence dans les foyers de l'ennemi et la brutalité des réquisitions font vaciller les plus fragiles, l'occupant gère la zone avec sévérité limitant les déplacements et surveillant davantage les échanges et les activités...

Le Journal de Pabert décompte 60 morts civils dont 6 enfants pour la seule commune d'Etreux. 34 femmes et 26 hommes. L'étude de cette mortalité confirme la structure démographique. Les hommes en âge de servir sont totalement absents. Le recoupement avec l'état civil confirme une mortalité spécifique et une augmentation à l'hiver 1916. Un mort par semaine en 1917 et 1918, soit un taux de mortalité civile de 6 % ; le triple d'avant-guerre (aujourd'hui 0,9). En plein hiver, début janvier 1918, Pabert note des décès quotidiens.

Décès à Etreux durant la Grande Guerre par sexe, âge et courbe par année



1. Annette Becker, Les oubliés de la grande guerre, Humanitaire et culture de guerre, Noësis, 1998
2. Hedley Malloch, The killing of the Iron Twelve, Pen & Sword ed. 2019

D'août 1914 à mars 1915 une population âgée meurt sous le choc et le chagrin de la guerre. Les décès cardiaques sont nombreux. Cette morbidité grand-parentale est classique des régions en guerre.

Entre le printemps 1915, 1916 et 1917 la population meurt de pénurie, de maladie et de violence. Pabert note plusieurs cas de folie et de suicide, d'accidents liés aux déplacements brusques des troupes, de mort de froid, de viols d'une extrême brutalité, de morts de plusieurs très jeunes filles... Après une phase stable au deuxième semestre 1915, l'hiver marque un rebond de la mortalité. Une mortalité et une violence d'occupation frappent les femmes de tous âges. A la différence du carnage des tranchées, l'occupation tue souvent sans intentionnalité.

Il est probable que les très jeunes enfants décédés ou les enfants mort-nés ne sont pas tous déclarés à l'état civil.

Pabert révèle la différence de nature entre les atrocités de 1914, très documentées, et la mortalité d'occupation de 1915 à 1917 ; la deuxième n'est ni spectaculaire, ni intentionnelle mais beaucoup plus significative. La majorité des victimes est restée anonyme. Il existe peu de monuments aux civils morts de l'occupation.

En 1918 les bombardements, majoritairement alliés, sont la première cause de décès. Viendront s'ajouter une dizaine de morts pendant la libération d'Etreux dont Pabert n'est pas témoin. Etreux compte 38 soldats morts pour la France.

Pabert décrit l'état des prisonniers, particulièrement des Russes, qui s'aggrave avec la durée de la guerre et la situation difficile et incertaine du front de l'Est. Le nombre de soldats britanniques, belges, allemands, autrichiens, russes, roumains... morts à Etreux reste inconnu. Pabert constate la forte mortalité des aviateurs allemands. Hedley Malloch² dans son enquête pour la mémoire des soldats britanniques surpris par l'avancée allemande, cachés par la population, pris de l'autre côté du front et fusillés par l'occupant, identifie George Lay du Royal Berkshire Regiment fusillé à Etreux en septembre. Il est probable qu'il ait été secouru par quelques Etreusiens...

A Etreux, la guerre de mouvement tue indistinctement hommes et femmes. Le temps de la guerre de tranchée et de position, et donc l'occupation, tue plus spécifiquement les femmes. A la libération d'Etreux le 4 novembre 1918, un mois après le départ de Pabert, et d'importants combats dans le village pour le franchissement du canal de la Sambre, le rapport du 6^{ème} Bataillon de Chasseurs Alpains note la présence de 500 civils dans le village, majoritairement de « *veilles femmes* » réfugiées dans les caves.

Le village d'Etreux, zone d'occupation, d'opération et d'administration de l'occupant, cumule les soldats morts au front, les civils morts par fait de guerre à cause de la proximité du front et les civils morts à cause de la durée et de la brutalité de l'occupation.

L'étude du Journal de Pabert et de la mortalité à Etreux révèlent une spécificité peu étudiée de la Grande Guerre. **La mortalité civile, et spécifiquement féminine, dépasse, à l'échelle d'un village, celle des soldats !** Pabert nous lègue une autre image de la Grande Guerre et de l'histoire des territoires occupés...

VILLE DE GUISE

AVIS

1. -- Malgré mes multiples avertissements, le tisseur Chalandre d'Iron abritait onze Anglais depuis la fin de décembre. Il les nourrissait également. J'ai fait prisonniers les Anglais et la famille Chalandre dont on a brûlé l'habitation. Les Anglais étaient en possession de fusils armés. J'ai fait fusiller les Anglais et le père Chalandre, Madame Chalandre, sa fille et son fils ont dû passer au Conseil de guerre. Madame Chalandre est condamnée à 4 ans de Maison de correction, sa fille Germaine à 2 ans et demi et son fils Clovis à 3 ans de Maison de correction.

La femme du meunier d'Iron, faible d'esprit, a logé dans ses bâtiments et nourri 7 de ces Anglais de la fin de novembre à la fin de décembre et les a pourvus de nourriture jusqu'au dernier moment. Elle aussi a mérité la mort, mais comme je ne veux faire fusiller les femmes qu'en cas de besoin, je l'ai fait comparaître devant le Conseil de guerre ainsi que sa fille et j'ai fait brûler ses bâtiments.

Le tribunal a condamné Madame Logez à cinq ans de Maison de correction, et sa fille Jeanne à un an de prison.

J'avertis encore ceux qui voudraient secourir des soldats ennemis : ils seront condamnés à mort.

Mais j'engage les soldats qui se trouveraient encore dans le pays de se rendre volontairement s'ils ne veulent pas être fusillés quand je les prendrai. A ceux qui se rendront d'eux-mêmes, il n'arrivera rien, ils seront envoyés en Allemagne comme prisonniers de guerre.

J'engage MM. les Maires de renouveler la publication de cet ordre dans leurs communes. Je veux de l'ordre et de la sécurité dans le pays. Malheur à ceux qui s'opposent !

2. -- Les communes ont jusqu'au 9 mars pour couper leur osier. -- Les maires indiqueront le 10 mars le nombre de quintaux coupés.

Désormais, les appels n'auront lieu qu'une fois par mois, c'est-à-dire le premier lundi de chaque mois au Nouvion et Esquehéries, le premier jeudi de chaque mois à Guise, le premier vendredi de chaque mois à Crupilly et Chanfleu.

WAECHTER

Oberstleutnant und Etappen-Kommandeur.

25 Février 1915

Œuvre protégée,

pour toute utilisation ou reproduction,
veuillez contacter

Franck Le cars

francklecars@gmail.com

Toute l'actualité de Pabert et
commande d'ouvrages

www.pabert.fr

Un siècle après l'invasion allemande de huit départements du nord et du village d'Etreux, un témoignage raconte jour après jour le huis-clos brutal de l'occupation d'un village de l'Aisne durant la Grande Guerre.

Albert DENISSE, brasseur à Etreux et ancien officier, séparé de sa famille qui a fui, se souvient de la première invasion de 1870 et décrit sans concession sa Grande Guerre et les batailles quotidiennes que livre la population pour survivre.

Son témoignage n'épargne personne, pas même son auteur. Cette société, soumise à une épreuve inédite et longue, résiste, plie, s'accommode ou s'associe à l'occupant. Dénonciation, acte de défiance, espérance, arrestation, viol, bombardement, ressentiment, fraternité improbable, mort, déportation, prise d'otage, amour coupable, enfant maudit, peur, privation, condamnation à la prison, au fouet, à la famine ou la mort, bonheur inattendu, abatage du bétail, folie... Pabert est témoin et acteur de ce terrible huis-clos de l'Histoire. Il livre un témoignage de première main sur la guerre fratricide que se livrent les brasseurs du Nord pour continuer à exercer leur activité sous l'occupation ou sur l'héroïsme des familles qui cachent des soldats et jette un éclairage cru sur les condamnés du Grand et Petit Verly, de Prisches, de Macquigny... ou des fusillés d'Iron... Lui-même otage, puis évacué, prend soin de noter certains faits dans un code sténographique qui laisse à penser à certains historiens que Pabert aurait pu être un espion au service de la France...

Ce récit inédit et brut n'a jamais été retouché. Il méconnaît la guerre des Poilus et reste éloigné du roman patriotique. Un père de famille pris dans la tourmente décrit le quotidien incertain de la Grande Guerre vécu par les civils et l'occupant. A Etreux, les hommes valides sont partis ou se cachent. C'est une société déconstruite tenue par les femmes dont la force et l'action marquent le récit. Les soldats allemands vivent avec la population, l'oppriment, la châtient, partagent ses souffrances et la protègent parfois. C'est un autre regard sur 14-18.

Albert DENISSE a écrit au jour le jour, sans filtre ni effet de style, pour que ses enfants sachent ce que plus de deux millions d'Occupés ont vécu quatre années durant. Son témoignage unique se lit comme un roman.

Témoignage retranscrit, présenté et édité par :

Franck LE CARS, arrière-arrière-petit-fils de Pabert, professeur d'histoire et ancien boursier de l'Historial de la Grande guerre de Péronne.

prix **27 €**

ISBN 979-10-699-5337-6

